

C A H I E R
DLettres québécoises Page D 3
Librairie spécialisée Page D 4
Essais québécois Page D 5Jacques de Tonnancour Page D 7
Formes Page D 8

LIVRES

Vent de folies

Le ver

ODILE TREMBLAY

Il l'attendait chaque soir de pluie devant la grille de son jardin. Dodu et longiligne à la fois, nu et annelé, se trémoussant d'obscène façon pour mieux la narguer de toute évidence ou, pis, l'entraîner dans son monde aveugle et souterrain dont nul mortel ne revenait vivant, sauf lui, bien entendu, maître incontesté des tréfonds obscurs. Outre sa hideuse nudité d'exhibitionniste en rut, le plus terrible trait de ce ver — comme de tous les vers, d'ailleurs, il faut bien l'admettre — tenait à l'insoutenable absence des yeux. Un regard, celui d'un serpent à la limite, on peut toujours le défier, le terrasser ou même essayer piètement de le séduire à grands coups de prunelle ardente avant de périr sous son dard. Mais allez affronter un adversaire sans yeux... La partie lui semblait si inégale, si décourageante, qu'elle frémissait d'appréhension et de haine, le petit parapluie fermement maintenu d'une main, arme dérisoire qui ne pourrait la protéger d'aucune façon — car comment oser en éventrer le monstre avec la pointe? —, marchant d'un pas désolé vers son destin en forme de ver.

La séquence du duel entre la femme et l'annelé était, sur un Montréal mouillé indifférent au drame en cours, immuable et affolante. Il allait gigoter, elle tournerait trois fois devant la grille noire, impuissante d'abord à l'ouvrir, craignant par-dessus tout le contact de la visqueuse substance sous une semelle révoltée, puis une fois son premier vertige engourdi, tout irait très vite: le loquet de fer soulevé en tâtonnant, le refus de voir ou même d'imaginer les ondulations immondes du lombric fou, la course en trois bonds vers le havre du balcon, enfin saine et sauve mais les jambes en flanelle et le cœur palpitant. Juliette



ILLUSTRATION: TIFFET LE DEVOIR

aurait encore gagné la partie, à quel prix toutefois et pour combien de temps? Le pire restait à craindre. Et s'il allait grimper le long de la fenêtre comme un escarrot bavant sur une feuille de laitue? S'il devait violer son chétif royaume par un joint mal scellé? Si, surtout, guettant sans yeux mais l'esprit bien alerte la prochaine sortie de sa victime, il prévoyait s'envoler avec la tempête pour mieux enlacer son cou comme un collier gluant? Ce scénario apocalyptique la faisait inmanquablement virer de l'œil.

VOIR PAGE D 2: LE VER

Seul à sa table, le plus fécond des romanciers français, celui que Sainte-Beuve accusait avec ironie de donner dans «la littérature industrielle», s'est dégagé de la littérature populaire pour entrer dans l'histoire, sur les traces de Walter Scott. Seul au faite de l'institution littéraire, on lui doit une formidable histoire des mœurs, à la gloire d'un roman conforme au vrai.

GUYLAINE MASSOUTRE

Honoré de Balzac, né Honoré Balsza, a vu le jour il y a tout juste deux cents ans. À vingt-six ans, il a déjà publié huit romans. Il signe alors sous le pseudonyme d'Horace de Saint-Aubin et n'a aucun succès. Pressé par le besoin d'argent, il devient imprimeur et fondeur de caractères: il fait faillite à vingt-neuf ans. Il pense au suicide. Mais s'il renonce un moment à la littérature, c'est pour devenir l'année suivante le grand Balzac, romancier romantique inaugural d'une série de chefs-d'œuvre: la Comédie humaine.

Colossal Balzac

«Figure de pannetier, tournure de savetier, envergure de tonnelier, allure de bonnetier, mine de cabaretier.» Est-ce bien de Balzac, celui qui a avoué n'avoir eu que «deux passions: l'amour et la gloire», dont il est question? Il faut dire que c'est un pâle secrétaire d'ambassade russe qui décrit ainsi l'amoureux flamboyant de quarante-quatre ans qui s'en va rejoindre Mme Hanska, la rédemptrice, à Saint-Petersbourg.

Qu'importent ses atours excessifs et les débordements de sa vie amoureuse, ou la robe de bure, qu'il endossait rituellement à sa table d'écriture, dans laquelle Carjat a drapé pour l'éternité sa force contenue! Il est agité d'une boulimie de vivre. Il écrit sans négre, «comme le mineur enfoui sous un éboulement»; ainsi se voit-il dans la Cousine Bette, travaillant dix-huit heures par jour durant plusieurs années.

De même, sa phrase catalogue déborde: «Quel corpus de la brocante universelle pourrait rivaliser avec la gigantesque friperie, avec la colossale

VOIR PAGE D 2: BALZAC



Odile Tremblay, dans l'avalanche du Grand Tout formé par la pyramide désorganisée de son bureau, est parvenue, depuis 1990 au *Devoir*, à être critique de cinéma, un temps directrice littéraire, reporter et finalement chroniqueuse culturelle. Comme quoi rien n'est impossible. Elle ne craint rien, sauf les vers (toute explication freudienne ayant déjà été lancée, n'en jetez plus!). On le comprendra à la lecture de cette nouvelle un peu (pas trop, tout de même) inspirée de ses affres personnelles.

Carl Dubuc
Lettre à un Français
qui veut émigrer au
Québec



Carl Dubuc

Lettre à un Français qui veut émigrer au Québec

HUMOUR

« Un guide du fou rire qui aurait pu être écrit demain...
Au Québec, les générations se suivent et se ressemblent. »

Marie Vallerand • CBV Bonjour, SRC

144 PAGES • 17,95 \$

« Un style direct et profondément sarcastique qui a
traversé trois décennies sans que le temps fasse sa
marque. » Pierre Thibeault • ICI

RETROUVEZ BORÉAL SUR INTERNET : <http://www.editionsboreal.qc.ca>

Boréal
Qui m'aime me lise.

LIVRES

LE VER

«Ce soir-là n'était pas un bon soir...»

SUITE DE LA PAGE D 1

«Impossible! Impossible!», lui révélèrent les rares (et pour cause) bonnes âmes à qui elle avait osé révéler l'angoissante perspective. D'ailleurs, sa raison lui serinait les mêmes paroles en guise d'anesthésie locale. Mais quel espace occupait la raison dans cette histoire de phobie absurde? Une bien minime fraction de son être, on en conviendra sans peine.

Lorsque Juliette n'était pas occupée à pourfendre l'ennemi visqueux, elle menait une vie à peu près normale, bouquinant dans sa petite librairie du Plateau, en l'attente des rares clients, des habitués pour la plupart, beaucoup plus âgés qu'elle, fascinés à l'idée qu'on puisse aimer la lecture à 25 ans quand leurs jeunes «à eux» se contentaient de glaner des données disparates en naviguant dans Internet. Les plus courtois la consultaient gravement, les autres la lutinaient d'un air égrillard, surtout un gros très poilu dont elle encaissait les propositions grivoises et l'haleine fétide avec un stoïcisme digne du fakir sur sa planche à clous. Nul homme ne pouvait l'effrayer, encore moins ce velu aux yeux globuleux dont elle soutenait le regard avec une ironie par lui indétectable: «Cause toujours, mon gros singe frisé.» Le ver immanent, aveugle et glabre avait concentré en son être et par soir d'orage les infinies ressources de terreur chez cette femme.

Le reste du temps la trouvait souvent libre et téméraire, folâtrant à l'occasion avec l'homme-oiseau, passé maître dans ses Antilles natales à imiter le chant des canaris qui lui gazouillaient leurs vocalises à l'oreille sur son grand lit de plumes, si duveux et si tendre en un grenier haut perché, côté montagne. Mais jamais



Juliette n'amenait son ami chez elle, de peur qu'une ondée subite ne lui révélât et la nature de la bête et son propre délire. L'homme-oiseau gazouillant dans sa cage euphorique, aux barreaux fragiles et cristallins comme l'innocence, ne pouvait accéder au royaume des ténébres.

Elle songea un jour à écrire une autobiographie intitulée *Le Ver et moi*, séduite par le ridicule du projet car, par temps ensoleillé, au bras de l'homme-oiseau, sa folie lui apparaissait au grand jour et elle en riait tout bas. Par ailleurs, devenue assez savante en matière de mœurs «lombriennes» potassées durant ses heures sombres, ce livre eût été l'occasion d'approfondir une discipline entre toutes fascinante. Elle aimait expliquer à un auditoire ahuri que

les Amérindiens d'avant Cartier, ignorant leur bonheur, vivaient sans vers en leur sol. «La dernière glaciation avait causé, poursuivait-elle d'un ton docte, l'extinction en Amérique de plusieurs formes de vie primitives.» Ses propres ancêtres, les Européens — et à qui se fier? — étaient donc à l'origine de la répugnante invasion.

Juliette reconnaissait les vertus agricoles des lombrics remueurs de terre, elle savait théoriquement que ces invertébrés sortaient sous la pluie de peur de périr noyés dans leurs couloirs souterrains, mais sa pathétique détresse n'en était guère soulagée pour autant.

Qu'importe? Se montrer curieuse des mœurs et du pedigree d'un adversaire, fût-il méprisable et rampant, s'avère en toutes choses une louable attitude. Admettons-le avec elle même quand tant d'efforts raisonnés ne servent à rien.

Lorsque l'ombre étendait son bras avec plus d'intensité sur Juliette, une voix intérieure balayait les savants traités vers frénétiquement compulsés dans sa librairie, tous soupçonnés de taire l'essentiel: les diaboliques intentions du lombric fou, tapi dans la nuit et rêvant d'en finir avec sa proie.

Ce soir-là n'était pas un bon soir. Le vent se levait sur Montréal, un vent d'orage mauvais, opaque, ambassadeur du pire. Les premières gouttes commençaient d'ailleurs à tomber, drues, cruelles, scellant comme des clous le rendez-vous fatal.

Ni l'obèse velu ni l'homme-oiseau ne la verraient partir: «Éloignez-vous, éloignez-vous.» Juliette, pressée d'en finir, allait se transformer sinon en loup-garou du moins en femme pantelante, suante de peur, fuyant tout regard, tout témoin, toute main protectrice peut-être, pour affronter seule l'ennemi ondulé que Lovecraft, son écrivain favori (quelqu'un, quelque part, l'avait comprise!), appelait de son côté le grand chaos rampant. Le ver l'attendait en silence. Qui eût prétendu le contraire aurait à cet instant maudit passé à ses yeux pour aveugle et fou.

Était-ce bien un vent ou même un orage? Montréal frémissait sur sa croûte d'asphalte et ses nids-de-poule respiraient en ahanant. Les chiens, sur les deux rives de la *Main* rouge — dont la crue réconcilierait bientôt les solitudes linguistiques en un même borborygme d'angoisse —, hurlaient à la mort. Trois femmes au loin, entraînés par leurs parapluies, se fracassaient sur les vitraux d'une église désertée en déplaçant les pigeons ahuris. Juliette courait vers la terreur de sa vie, portée, propulsée par une tempête devenue furie.

La tornade, car c'en était une — cette planète qui avait perdu sa propre boule semait désormais des tornades n'importe où —, avait déjà dévasté l'est de la ville, arrachant d'un coup sec et une fois pour toutes le toit du Stade olympique (mais avait-elle en cela si grand mérite?), filant sur la rue Ontario pour mieux s'engouffrer de biais jusqu'au jardin familial que le vent déchaîné atteignait d'un bond en croisant sa route devant une grille plus noire que jamais: «A nous deux, ma belle!» C'en était fait.

Le machiavélique ver, qui avait tout orchestré de son antre obscur, s'arc-boutait déjà pour bondir avec la bourrasque afin d'enlacer le cou gracile de la jeune femme. Sans un cri, révoltée mais résignée, elle se remémora absurdement une prophétie de Nostradamus: «L'an mil neuf cents nonante neuf sept mois. Du ciel viendra un grand Roy d'effrayeur.» Elle sut (ne l'avait-elle pas toujours su?) que le Roy d'effrayeur arriverait du ciel, certes, mais après s'être extirpé de la terre, qu'il était glabre, dépourvu de globes oculaires et qu'il rampait. Le sol s'ouvrit en un grincement funeste. Juliette, sans une pensée pour l'homme-oiseau qui devait s'envoler quelque part en planant sur la ville ravagée, plongea dans l'abîme immonde, lombric triomphant au coulelle une gélatine infâme, engloutie à jamais par ce que tant d'incroyables (pauvres sots, à cette heure morts sans doute) avaient appelé, jusqu'à ce soir d'apocalypse, sa folie.

BALZAC

Tous les romans de Balzac ne méritent sans doute pas une ode sur l'autel de l'immortalité

SUITE DE LA PAGE D 1

foire aux puces dont le dénombrement et la description sont incluses dans les trente ou quarante tomes de la *Comédie humaine*?» se demande insolemment Julien Gracq, qui préfère la légèreté stendhalienne et l'économie flaubertienne à la fécondité balzacienne, qu'il range du côté du Mobilier et de l'Immobilier.

Qu'importe l'opacité de ses catalogues. C'est son fourmillement humain qui intéresse, cette envergure à «coordonner une histoire complète, dont chaque chapitre eût été un roman, et chaque roman une époque» (Avant-propos à la *Comédie humaine*). Elle fait du secrétaire de la société française, comme il se nommait lui-même, le plus grand greffier des caprices de la vie sociale. Soyons balzaciens.

L'enfant dédaigné

Balzac a vécu sans répit pendant un court demi-siècle. Il a hérité de son père, un solide Gascon d'origine paysanne, fervent lecteur de Rousseau, une personnalité débordante de vigueur, d'intelligence et d'audace. Son père, qui a déjà cinquante-trois ans lorsqu'il naît, est le héros arriviste type, bourgeois libéral dont son fils brossera maints tableaux cliniques dans ses romans.

De sa jolie mère, il a retenu la vie mondaine, les humeurs imprévisibles, la dureté aussi, car la jeune épouse de vingt ans s'est débarrassée de son enfant, le plaçant en nourrice, puis en pension, sans jamais lui rendre visite, enfin dans un grenier parisien misérable. «Je n'ai jamais eu de mère, écrivait-il à Mme Hanska. J'ai formellement pris la résolution de ne voir ma mère que le jour de l'an, le jour de sa fête et celui de sa naissance, pendant dix minutes.» Pas obligé d'aimer.

Le bel essai bref de Jérôme Godeau, *Splendeurs et misères de l'écrivain*, souligne intelligemment la détresse du jeune homme et rend justice au regard que Balzac, à travers son expérience de vie, porte aux enfants, aux victimes et à leurs bourreaux.

Éblouissante noirceur

Pour sortir de ces pièges de souffrance morale, on meurt ou on se révolte. Balzac le mal-aimé a choisi d'être orphelin et d'intérioriser son expérience. Il en a tiré sa splendeur d'analyste de l'âme. Ainsi, l'opprimé n'est pas devenu une victime, car ces sentiments méconnus «se concentrent et se créusèrent un lit d'où plus tard ils rejallèrent sur sa vie», a-t-il confié dans *Le lys dans la vallée*. Son écriture refuse à l'envi les refoulements. Sa coulée d'encre à la rouge de la rage, courbant toutes les détresses dans les déliés de sa phrase.

Il suffit de relire le mince *Colonel Chabert* — à peine cent pages, une nouvelle (disponible sur le Web), pour Balzac un simple fait divers — pour admirer son intelligence des heurts irrémédiables d'une époque à l'autre. A coups de piques ravageurs, de trop humains personnages gantés, poudrés ou balafrés mènent leurs cruelles transactions. Il faut voir les figures du désenchantement conduites Chabert à la folie, tandis que madame la colonelle, ex-femme de chambre, pousse ses pions du lit du comte Ferraud jusque dans les salons du pouvoir. L'argent, nerf de la guerre, relègue les sentiments aux oubliettes, férocité sans merci qui suffit à déplacer Balzac de la sensibilité romantique au réalisme imposant dont il est l'inventeur.

Les connaisseurs de cette œuvre magistrale ont montré à quoi tient leur joie. Comment l'ordre moral balzacien, fait de lumière psychologique, éclaire la réversibilité des entreprises humaines. Ses personnages sont complets, cohérents, et ils s'entrechoquent. Dans ce chaos, les carrières publiques ou privées apparaissent comme les mécaniques impitoyables de nos systèmes modernes, huilés dans les triomphalismes à l'aide desquels nous nous justifions.



COLL. LOVENJOL, BIBLI. DE L'INSTITUT, ARCH. E.R.L.

Balzac en 1825, à l'âge de 26 ans. Sépia d'Achille Devéria.

L'écriture a été son sacerdoce. «Qui ne promène pas sept ou huit drames sur les boulevards en fumant son cigare?» lançait-il dans sa préface au *Cabinet des Antiques*, en précisant qu'il fallait un abîme de travail pour franchir ce qui sépare l'océan du monde, le sérial de l'imagination et la composition d'un livre.

Liberté créatrice

La liberté du romancier ne dépend pourtant ni des «parce que» ni des «donc». Il choisit de faire triompher tel imbécile ou tel intrigant. Tantôt la justice jette sa raison sur la collection des faits sociaux, tantôt tel avantage compromettant mènera le bal de l'illusion réaliste. Si bien que son art demeure pour nous son «regard influencé par l'imagination», là où l'œil le plus neutre voit que «sainte le malheur» et «s'est blottie la spéculation» (Balzac), de sorte qu'«au sein de ce quotidien trivial, au lieu d'une veuve dodue et mal mise on voit, un instant, surgir un rat» (Auerbach).

Face à la vie, le monde balzacien correspond à «l'érection de l'intériorité en univers pleinement autonome», disait Georg Lukács dans sa célèbre *Théorie du roman*. Selon lui, le clairvoyance de Balzac lui a permis non seulement de renoncer aux luttes pour se réaliser dans le monde, mais à lui livrer un plus grand combat: faire en sorte que «ce repli sur soi-même ou ce comportement hésitant et rhapsodique», typique de l'âme romantique désillusionnée, s'unifie «dans le nouveau cosmos lyrique de la pure intériorité».

Face à la vie, le monde balzacien correspond à «l'érection de l'intériorité en univers pleinement autonome», disait Georg Lukács dans sa célèbre *Théorie du roman*. Selon lui, le clairvoyance de Balzac lui a permis non seulement de renoncer aux luttes pour se réaliser dans le monde, mais à lui livrer un plus grand combat: faire en sorte que «ce repli sur soi-même ou ce comportement hésitant et rhapsodique», typique de l'âme romantique désillusionnée, s'unifie «dans le nouveau cosmos lyrique de la pure intériorité».



Tous les romans de Balzac ne méritent sans doute pas une ode sur l'autel de l'immortalité. La publication de ses premiers romans dans la collection «Bouquins» de Laffont ou celle de *Wann-Chlore*, un roman peu connu, permettent d'en juger. C'est pourtant en les lisant que la Polonaise Eve Hanska, cloîtrée dans sa lointaine Ukraine, est tombée sous le joug de seize ans de passion contrariée, jusqu'à son veuvage. Lequel sera suivi d'un second veuvage, après cinq petits mois de mariage balzacien consommé.

L'abuseur de café, le légendaire doseur de moka et de bourbon bus à jeun, le poète de la banqueroute qui se couchait à six heures et se levait à minuit pour écrire, selon les mots de Théophile Gautier, produisit jusqu'à un roman par mois. Entre 1834 et 1840, il en a même écrit vingt. «Moi, je les hais, les romans, surtout les romans à finir», protestait le cheval fourbu à la fin de sa vie.

LA COMÉDIE HUMAINE

Quatre volumes
Honoré de Balzac
Présentation par Pierre Dufief et Anne-Simone Dufief
Omnibus, Paris, 1999, 1076, 1064, 1148 et 1078 pages

PREMIERS ROMANS

1822-1825
Honoré de Balzac
Robert Laffont, «Bouquins»
Paris, 1999, 1143 pages

WANN-CHLORE

Honoré de Balzac
Préface de Thierry Bodin
Mémoire du livre
Paris, 1999, 475 pages

BALZAC ET LE RÉALISME FRANÇAIS

Georg Lukács
La Découverte
Paris, 1999, 128 pages

HONORÉ DE BALZAC

1799-1850
Pierre Sipriot
L'Archipel, Paris, 1999, 461 pages

SPLENDEURS ET MISÈRES DE L'ÉCRIVAIN

Jérôme Godeau
Horay, Paris, 1999, 93 pages

Renaud-Bray

Livres - Musique - Jeux - Vidéo - Papeterie

PALMARÈS

Le reflet de notre clientèle du 24 au 28 juin 1999

1	ROMAN Q.	La petite fille qui aimait trop les allumettes ♥	36	Gaëtan Soucy	Soréal
2	ROMAN	Une veuve de papier	9	John Irving	Seuil
3	SPIRITU.	L'art du bonheur	15	Dalai-Lama	R. Laffont
4	ROMAN	Geisha	20	A. Golden	Lattès
5	THRILLER Q.	Les fiancées de l'enfer	4	C. Brouillet	Courts Échelles
6	THRILLER	L'associé	9	John Grisham	R. Laffont
7	ROMAN	Manuel de chasse et de pêche à l'usage des filles	20	Melissa Bank	Rivages
8	THRILLER	Tout à l'ego	7	T. Benacquista	Instant même
9	THRILLER	Et nous nous reverrons...	5	Higgings Clark	A. Michel
10	PSYCHO.	Le harcèlement moral	35	M-F Hirigoyen	Syros
11	BIOGRAPH.	La prisonnière	10	M. Oufkir	Grasset
12	ROMAN	Tombouctou	6	Paul Auster	Laméac/A-Sud
13	ROMAN Q.	Le pari ♥	19	D. Demers	Q. Amérique
14	ROMAN	Océan mer ♥	69	A. Baricco	A. Michel
15	ROMAN	Sous le soleil de Toscane ♥	45	F. Mayes	Quai Voltaire
16	ROMAN	L'enfant de Bruges	5	Gilbert Sinoué	Gallimard
17	ROMAN	Le diamant noir	12	P. Mayle	Nil
18	ROMAN Q.	Un habit de lumière	6	Anne Hébert	Seuil
19	THRILLER	Déjà dead ♥	57	Kathy Reichs	R. Laffont
20	SPIRITU.	Conversation avec Dieu T. 01 ♥	99	N. Walsch	Ariahe
21	ROMAN Q.	Taxi pour la liberté	18	G. Gougeon	Libre Expr.
22	ROMAN Q.	La cérémonie des anges ♥	32	M. Laberge	Boréal
23	ROMAN	L'équilibre du monde ♥	20	R. Mistry	A. Michel
24	POLITIQUE	Nouvelles douces colères	6	G. Courtemanche	Boréal
25	GUIDE	Plaisirs d'être pas chers	6	A. Demers	Trécarré
26	ROMAN	Les identités meurtrières	27	Amin Maalouf	Grasset
27	ESSAI	L'ingratitude ♥	16	Finkelkraut	Q. Amérique
28	ROMAN	Aux fruits de la passion	19	D. Pennac	Gallimard
29	ROMAN U.S.	Un homme, un vrai	9	Tom Wolfe	R. Laffont
30	SANTÉ	Recettes et menus santé	37	M. Montignac	Trustar
31	SANTÉ	Je mange, je maigris et je reste mince!	12	M. Montignac	Flammarion
32	ROMAN	L'empreinte de l'ange	53	Nancy Huston	Laméac/A-Sud
33	ROMAN	Le journal de Bridget Jones ♥	47	Helen Fielding	A. Michel
34	ROMAN	Soie ♥	99	A. Baricco	A. Michel
35	THRILLER	Créance de sang	15	M. Connelly	Seuil
36	THRILLER	Lame de fond	3	Minette Walters	Stock
37	BIOGRAPH.	La reine du désert ♥	99	Janet Wallach	Boréal
38	ROMAN Q.	Les gens fidèles ne font pas les nouvelles	9	Nadine Bismuth	Boréal
39	ROMAN Q.	Prodige	6	Nancy Huston	Laméac/A-Sud
40	ROMAN	Les mystères de Jérusalem	19	Marek Halter	R. Laffont
41	PHILOSOPH.	Les grands penseurs du monde occidental	14	Jean-M. Plotté	Fides
42	THRILLER	Combustion	19	P. Cornwell	Calmann-Lévy
43	THRILLER	Le guerrier solitaire	11	Henning Hankell	Seuil
44	ROMAN	La maladie de Sachs ♥	22	M. Winckler	POL
45	PSYCHO.	L'estime de soi	9	André et Lelord	Odile Jacob

♥ Coups de coeur Renaud-Bray * 1 semaine sur notre liste

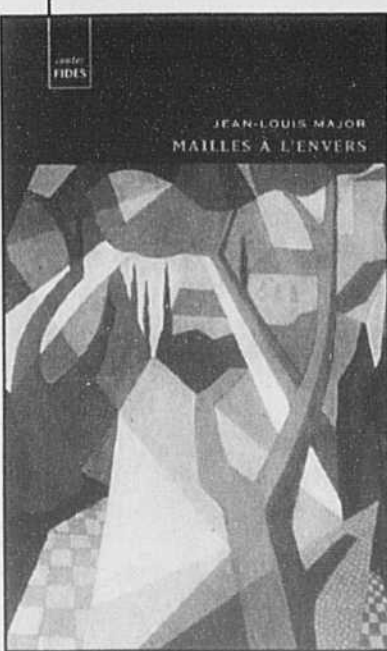
Commandez vos LIVRES

Nous expédions par poste ou messagerie

Montréal : 342-2815
Extérieur : 1-888-746-2283Av. Parc • C-d-Neiges • Ste-Cath. • St-Denis • Brossard
276-7651 • 342-1515 • 876-9119 • 499-3656 • 443-5350

Ouvert 7 jours jusqu'à minuit

« Bons saluts du village »

Jean-Louis Major
Mailles à l'envers

148 pages • 17,95 \$

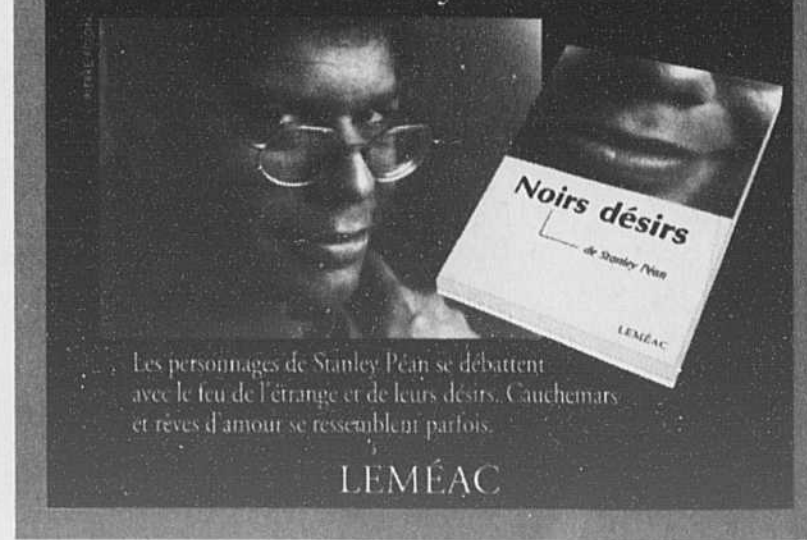
« La manière de Jean-Louis Major, pleine de finesse joyeuse, narquoise souvent, est tout à fait réussie. »

Robert Chartrand, *Le Devoir*

Les petits riens d'un village typique qui deviennent grandioses par la magie de l'écriture.

FIDES

En vente chez votre libraire

NOIRS DÉSIRES
de Stanley Péan

Les personnages de Stanley Péan se débattent avec le feu de l'étrange et de leurs désirs. Cauchemars et rêves d'amour se ressemblent parfois.

LEMÉAC

LIVRES

LETTRES QUÉBÉCOISES

Nègres noirs d'Amérique

VIVRE AU NOIR
DANS UN PAYS BLANC

Eddy Garnier
Éditions Vents d'Ouest,
1999, 329 pages

On imagine aisément la scène: un jeune Haïtien, fraîchement débarqué d'un avion à Dorval, est assis piteusement sur un banc, attendant comme une dizaine de compatriotes près de lui qu'un agent de l'immigration décide de son sort. Manolito est seul; il s'inquiète de ne pas apercevoir son ami Ben, la seule personne qu'il connaît ici et chez qui il compte rester. Et il se rend compte qu'il n'a même pas son adresse. Il est intimidé par tout ce qu'il voit, et les conversations de ses voisins ont de quoi l'effrayer. Selon eux, l'immigration n'est qu'un racket dont sont victimes les gens du Tiers-Monde; et de toute manière, les Haïtiens sont humiliés partout, y compris dans leur propre pays, «parce qu'on n'a jamais eu un gouvernement soucieux du bien-être du peuple, mais plutôt de celui de ses poches. On ne fait rien comme les autres. On ne sait pas comment faire. C'est pourquoi rien ne marche pour nous».

Manolito, le narrateur du roman d'Eddy Garnier, a tout de l'antihéros. Il n'est personne dans ce pays nouveau, rien qu'un de ces nègres des Caraïbes trop pauvres pour être des touristes bienvenus ou des immigrants acceptables. Le verdict de l'agent d'immigration tombe: il y a un mandat d'expulsion contre Manolito, il sera convoqué sous peu.

Vivre au noir dans un pays blanc est en fait le deuxième tome des tribulations du personnage de Manolito, qui débute là où finissait *Adieu bordel bye bye vaudou*, paru en 1994 chez le même éditeur. Celui-ci racontait la vie quotidienne de Manolito et de ses proches en Haïti de même que la situation du pays, de la fin du régime de Duvalier père jusqu'au moment où le narrateur décide de s'exiler. Garnier, après ce premier récit présenté en fragments, a choisi ici une forme littéraire, le «spiralisme», créée par l'écrivain Franck Étienne et qui, selon la note placée en tête du volume, «consiste à renforcer le dynamisme du logos dans une envolée éfrénée mais contrôlée, par la forme, pour propulser tous les trésors épars de l'artiste par un rendu embrasant, giratoire spiralisé dont le noyau de départ est l'écrivain lui-même qui ne s'appartient plus dans le mini Big Bang d'idées et de sujets qu'il vient de déclencher à chaque moment de sa création». La définition, impressionnante à défaut d'être claire, annonce un chantier narratif, un récit carnavalesque version nègre, si l'on peut dire.

Eddy Garnier a tenu son pari. Et pourtant, l'histoire de *Vivre au noir dans un pays blanc* est à l'image de ses deux principaux protagonistes: pauvre, elle aussi. Il ne se passe pratiquement rien pendant ces trois semaines où Manolito attend d'être convoqué aux bureaux de l'immigration. Que pourrait-il faire, alors qu'il n'a que quelques centaines de dollars

en poche et qu'il ne connaît personne à Montréal à part Ben, sinon se terrer dans le minuscule logis de ce dernier, rue Davidson? Et Ben lui-même est pratiquement sans le sou. Les deux compères font tout de même quelques sorties au cours desquelles Ben initie Manolito au Montréal qu'il connaît. Il y aura une virée chez des Québécoises aussi chaleureuses que délurées, portraits types de ces Blanches qui fantasment sur les hommes noirs; puis, une randonnée au parc Lafontaine, véritable lieu de débauche aux yeux des deux amis, scandalisés et réjouis de voir ces hommes et ces femmes qui se promènent à moitié nus, qui s'embrassent et se caressent sans pudeur...



Robert Chartrand

Mais si Manolito et Ben ne font pas grand-chose, ce dernier, en revanche, parle énormément. Il est intarissable, ce Ben, un vrai moulin à paroles. Il a un point de vue — il en a même plusieurs, parfois contradictoires — sur tous les sujets, mais davantage sur le sexe, celui des femmes, fascinant, obsédant, et sur la politique dans son acception la plus

ne. Ben critique, il juge, il vitupère, il se réjouit et se désole. C'est là, dans les envolées oratoires du compagnon de Manolito, que se manifeste le spiralisme annoncé par Garnier. Ben décrète que «les Québécoises sont faites pour l'amour, le plaisir, la communication, la joie de vivre et la paix», qu'«elles sont belles, ouvertes, nouvelles, différentes et coquettes». Les Haïtiennes, à l'inverse, empiètrées dans les principes traditionnels, se serviraient de leur virginité comme d'un viatique... Quant au couple sulfureux de la Blanche et du Noir, Ben, loin de la perspective provocatrice de certains personnages de Dany Laferrière, y voit une simple occasion de s'évader dans le plaisir: Manolito ferait mieux de profiter promptement, car c'est une mode qui va bientôt passer.

Les pays et leurs habitants, les institutions et les coutumes ne sont pas en reste: Ben les classe et les brasse au fil de ses discours. Le parler populaire québécois est moqué, avec ses sacres et son accent, reproduit çà et là de façon surprenante. Le Canada, selon Ben, est un pays extraordinairement dynamique, peut-être trop: on y travaille en tout cas beaucoup; les Canadiens sont conformistes et individualistes, ils n'ont pas le sens de l'entraide et de la famille. Et que Manolito ne se leurre pas: il y a du racisme. Comme l'affirmait un de ses compatriotes, «au moins, au pays, on sait que n'importe quoi peut t'arriver, n'importe où, n'importe quand et n'importe comment. Tandis qu'ici, il semble que tout peut t'arriver aussi, mais tout ce qui t'arrivera sera un hasard, un accident de parcours, une exception, une erreur ou une bavure. Tout ce qui peut t'arriver et tout ce

qu'on a le droit de te dire et de te faire est écrit dans la loi du Québec et dans la Constitution du Canada». Mais, on le reconnaît, le Canada est aussi une démocratie où on vit libre.

Le «pays», lui, c'est-à-dire Haïti, est séduisant et désespérant tout à la fois, comme ses fils. Dans un des meilleurs passages du roman de Garnier, on assiste, chez un compatriote, marchand de disques rue Beaubien, à une magnifique joute verbale entre Haïtiens qui vire presque à l'empoignade. Manolito retrouve un ami de jeunesse, Dany, dans lequel on reconnaît sans peine Dany Laferrière, pendant que Ben et les autres «politiquement» à qui mieux mieux... tout en négociant à l'aveugle le prix d'une paire de chaussettes! On s'accuse de trahison et on vante la richesse d'Haïti, qui est faite de «l'amour de la réussite du peuple, [de] sa terre qu'on lui vole, [de] son folklore qui perd son intimité, [de] la fuite, [de] notre suicide. C'est tout cela qu'il faut rassembler, organiser, canaliser». Le pays, soudain, est riche de sa pauvreté, de sa misère mêmes...

Pendant que Ben s'enflamme et mêle allégrement les clichés, les faits divers, les données historiques, Manolito, lui, écoute. Il s'étonne, se scandalise parfois et proteste contre les énormités que lance l'autre. Et il essaie de ramener son ami au sujet dont il digresse sans cesse. Et si Manolito est naïf, il n'est pas sot. Après quelques semaines auprès de Ben, il comprend que «sa désinvolture, sa révolte, sa glossologie et ses frustrations sont sa fragile carapace». Manolito, qui paraissait n'être que le faire-valoir de Ben, réduit souvent à l'écouter et à lui donner la réplique, se promet de ne pas se laisser abattre et, comme il le dit très québécoisement, de ne pas «se laisser manger la laine sur le dos».

Ce qui sourd constamment dans ce roman, c'est l'immense faculté de rêve et de désir de ces personnages de Haïtiens dont même le fatalisme est enthousiaste. Ils incarnent parfois leur propre caricature, pauvres nègres rieurs, sensuels et indolents comme les voient bien des Blancs.

Vivre au noir dans un pays blanc est un récit bavard parce que ses personnages ne peuvent s'empêcher de l'être. Il l'est jusque dans la surabondance des titres: chacune des trois parties a le sien, de même que les cinquante chapitres. Ceux-ci, en plus d'une phrase en exergue, en comptent même deux, façades bariolées derrière lesquelles on entend les éclats de voix, les rires tonnants de ces hommes et, en sourdine, la tragédie de leur exil forcé loin du «doux pays surréaliste», ainsi que le nommait Manolito dans le premier roman de Garnier.

Hommage à Pierre Perrault

La mort du troisième grand poète de la génération de L'Hexagone

«Ceux qui restent, c'est la parole volatile comme le sillage d'un bateau, comme le voilier des outardes»

JEAN CHARTIER
LE DEVOIR

Jean-François Nadeau, l'éditeur de L'Hexagone, raconte que Pierre Perrault avait le sens de la parole exacte, du mot juste, comme Gaston Miron. «Quand tu lui parlais, il disait presque tous ses livres avant de les écrire. Il écrivait des livres parlés, il était un homme de parole. Il avait une puissance d'évocation qui permet de mieux comprendre une situation. Il cherchait à nommer quelque chose, un pays, un village, une île.»

Selon lui, c'est le troisième grand poète de la génération de L'Hexagone qui disparaît, après Fernand Dumont et Gaston Miron. Il venait d'ailleurs d'écrire que tous ses amis lettrés étaient morts. «Ceux qui restent, c'est la parole volatile comme le sillage d'un bateau, comme le voilier des outardes.»

Pour le dernier éditeur de Perrault, c'est l'un de nos grands auteurs, «un poète autant qu'un cinéaste», qui disparaît. Même les narrations de ses films sont le fait d'un littéraire. Cela paraît évident dès le premier coffret de films, *Au pays de Neuf-France*.

Sa démarche littéraire avait commencé dès 1947. Après la guerre, il se rend sur la tombe de Jacques Cartier, dans la chapelle ravagée. Il en aussitôt une forte impression. Cinquante ans plus tard, Perrault évoquait cette visite dans son dernier livre à paraître.

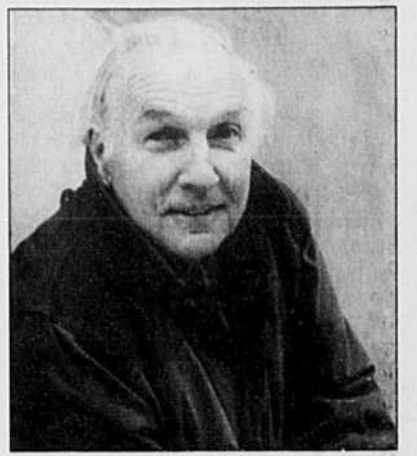
Pour Perrault, Cartier, c'est le poète des poètes, et Nadeau raconte qu'il en faisait ressortir les structures poétiques à tout moment. *Toutes Isles* est un titre inspiré du texte de Cartier, «l'un de ses grands livres», souligne le jeune éditeur.

Paul Warren, auteur de *Pierre Perrault, cinéaste-poète*, un livre tout récent, le situe en ces termes: «Perrault, ce n'est pas un poète des phrases comme Baudelaire, mais un poète des mots. L'ouïgmaticque reste son chef-d'œuvre. Il invente une kyrielle de mots pour saisir le réel. Il s'agit d'un texte chevillé à la réalité. Perrault utilise les mots de la parlure québécoise au fond du terroir, de l'album. C'est le poète des mots, de mots remplis de points d'inter-

rogation. Il n'est pas le poète de l'affirmation péremptoire. Il choisit des mots prosaïques, des mots qui ont peu de signification, pour dépasser le réel. La littérature de Perrault est particulière.»

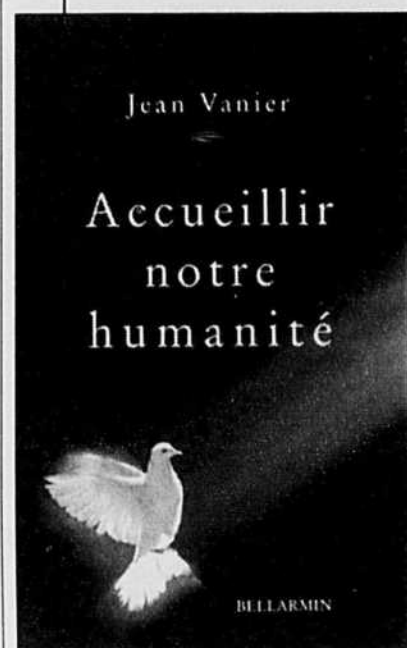
Paul Warren vient de passer plusieurs années à préparer une somme autour de l'œuvre de Perrault. «On vient de perdre l'un des hommes les plus importants du Québec, dit-il. Perrault a écrit tous les matins à sa table de travail pendant 40 ans. Il a fait davantage de mots que d'images. Nous, on s'est demandé comment trouver la poésie dans son cinéma.»

Il s'arrête un moment et conclut, sur la figure de l'homme qui vient de mourir: «Perrault, c'est la fondation, le peuple fondateur. Tout le pays, c'est le peuple canadien-français. Le débat actuel qui parle d'évacuer le peuple fondateur, c'est en dehors de la perspective de Perrault.»



ARCHIVES LE DEVOIR
Pierre Perrault, cinéaste-poète. «C'est le poète des mots, de mots remplis de points d'interrogation. Il n'est pas le poète de l'affirmation péremptoire.»

«Jean Vanier parle»



Jean Vanier
Accueillir notre humanité
192 pages • 24,95 \$

Une réflexion émouvante sur l'amour, la liberté, le pardon et l'accueil.

Une grande leçon de vie à lire et à relire, à méditer quotidiennement.

FIDES

En vente chez votre libraire

LIVRES ANCIENS
ET MODERNES
• Achat • Vente • Expertise



BOUQUINERIE
SAINT-DENIS

4075, rue St-Denis (angle Duluth)
Achats à domicile
(514) 288-5567

ÉDITIONS LIBER
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN

PIERRE BOURGIE

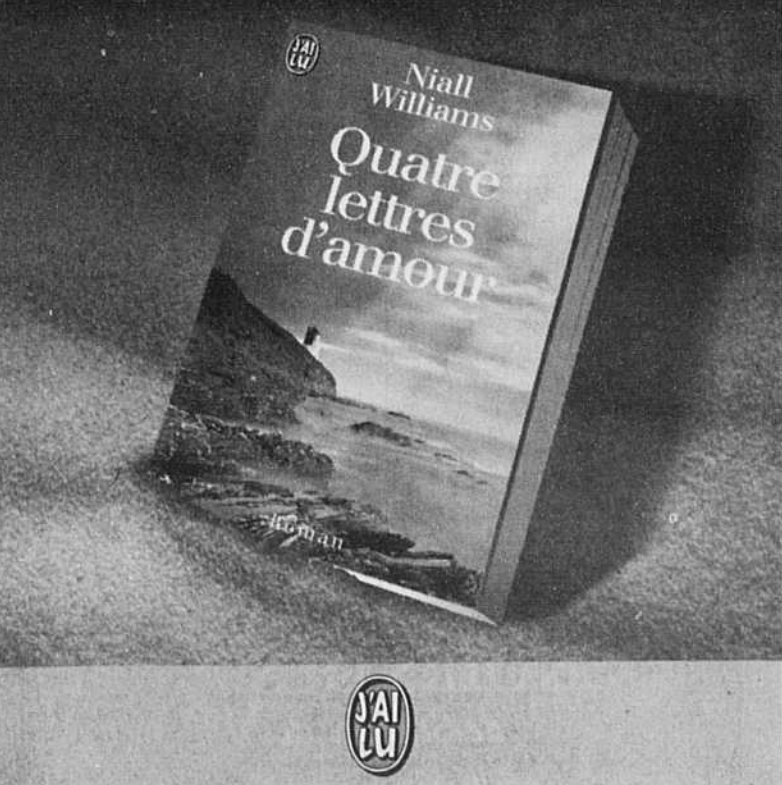
Entretiens avec

JACQUES
DE TONNANCOUR
De l'art et de la nature



106 pages, 32 pag. illustrations couleur, 28 dollars

L'âme irlandaise, la magie d'aimer et l'enfance perdue.
Un pur exemple de réalisme magique.



ÉCOLE NATIONALE DE L'HUMOUR

TREIZE

Ils sont de retour! À nouveau des «comiques» troquent leurs habits habituels pour la plume et chatouillent vos méninges. Treize nouvelles (à consommer saignantes ou médium-saignantes) mais douze auteurs - André Ducharme, Philippe Daoust, Bruno Blanchet (oui, oui, c'est bien lui!), Frédéric Gagné, Bruno Landry, Alain Chaperon, Martin Thibodeau, Daniel Thibault, Jean-François Léger, Pierre-Michel Tremblay et François Parenteau.

BIENVENUE AUX AMATEURS DE LITTÉRATURE EN FOLIE!

Joyeusement illustré par Jean-Paul Eid (de *Safarir*, *Les débrouillards* et *Croc*).

LANCOT
ÉDITEUR



LIVRES

LIBRAIRIES

La folie à la planche

Les livres d'occasion permettent à la librairie Débedé de se spécialiser en bande dessinée

Deuxième article d'une série consacrée aux librairies spécialisées

MARTIN BILODEAU
LE DEVOIR

La rue Saint-Denis agit comme une bandelette sur la plaie ouverte de la crise librairie qui secoue le Québec. Côté est ou ouest, du sud au nord, s'y sont installées au fil des ans de petites librairies, plusieurs spécialisées, où les livres sont rassemblés par genres, sujets ou passions.

Ce petit réseau s'est par ailleurs raffermi grâce à une clientèle qui s'est densifiée et qui, entre les cafés srotés dans l'un des établissements à la mode et les achats faits dans l'une des dizaines de boutiques bon chic bon genre qui ont bourgeonné depuis le début de la décennie, débarque soit chez Ulysse, pour y dénicher un livre d'images sur la Thaïlande, ou encore chez Débedé, pour y moissonner le dernier cahuchemar d'Enki Bilal.

A première vue, la boutique Débedé, seul établissement de la région spécialisée dans la bande dessinée, ne paie pas de mine. Située tout près du Théâtre d'aujourd'hui, des boutiques de meubles design, des fleuristes exotiques et des restos *jet-set*, la librairie respire toutefois la simplicité propre aux endroits conviviaux, où le service passe avant la décoration et où le temps a laissé sa trace.

Le lieu est encombré, sur le mur droit par les livres d'occasion, qui s'amoncellent jusqu'au plafond et sans laisser la partie gauche de la librairie, consacrée exclusivement à la bande dessinée, ne saurait subsister. Yvan Plamondon, propriétaire de Débedé, est formel là-dessus et n'entend pas satisfaire les puristes en tombant dans le piège de Fantasio et de La Pensée magique, deux défuntées librairies montréalaises spécialisées dans la bédé qui ont dû fermer leurs portes en raison de l'exiguïté du marché. Des romans, des essais, des livres de collection (le comptoir-caisse contient d'ailleurs plusieurs Pleiades), Plamondon continuera d'en offrir aux clients de passage, parallèlement à ses bédés et affiches de dessinateurs, qu'il propose aux bédéphiles dont il reconnaît chaque visage, se souvient de chaque prénom. «C'est une constante de toutes les librairies spécialisées que d'avoir affaire avec un



Des bédés, du plancher au plafond...

groupe restreint de personnes, dont tu connais le prénom et le goût.»

L'amour des livres se prolonge ainsi vers une affection pour les gens, les livres agissant comme autant de fils conducteurs liant les clients venus chez lui trouver les derniers épisodes de Largo Winch, Blake et Mortimer (repris par Benoit et Van Hamme, d'après Jacob) ou Thorgal, qui compte parmi les plus gros vendeurs, ou encore des ouvrages qui s'adressent aux collectionneurs, ultimement aux collectionneurs, telles les bédés d'anticipation de Jodorowski, ou encore des objets magnifiquement inusités, comme les *Ballades* de François Villon illustrées par Gotlib (Ed. Vertige Graphic). Aussi, les auteurs européens qui passent par Montréal passent par Débedé, où ils dédicacent leurs derniers titres pour les fans, et souvent à la table de Plamondon, ravi de leur faire connaître la cuisine d'ici et son petit coin des Laurentides, ou d'autres manifestations de sa passion irréprouvable — parmi lesquelles on retrouve des planches originales du Rubrique-à-brac de mai 1968, cadeau personnel de Gotlib —, décorent les murs.

Libraire depuis 21 ans, Plamondon est tombé dans la marmite de la bédé alors qu'il était enfant. En 1991, son rêve bédésque se maté-

rialise enfin: il ouvre Débedé, juste à côté de la librairie De retour, son petit commerce consacré aux livres d'occasion, où la bande dessinée occupait déjà beaucoup d'espace. En 1995, des difficultés l'amènent toutefois à fermer De retour et à déverser son large inventaire de romans et d'essais dans la fosse à bédés voisine, dont il avait entre-temps acquis l'immeuble l'abritant. «Ce n'est pas une condition sine qua non, mais sur Saint-Denis, ça aide d'être propriétaire des lieux parce que le loyer ne bougera pas», soutient le libraire, qui a vu plusieurs de ses confrères libraires fermer boutique ou aller s'établir ailleurs parce qu'ils étaient incapables d'honorer des loyers commerciaux qui augmentaient dangereusement chaque année.

Plamondon, lui, optimise son espace, jusqu'à consacrer l'appartement du dessus, son pied-à-terre montréalais, à des bandes dessinées de collection, des sérigraphies des grands maîtres contemporains de la bédé. Cette caverne d'Ali Baba dense et sombre s'embrace à la vue de trésors tels quelques planches originales des Dingo Dossiers, la *Trilogie Nikopol* de Bilal dans un boîtier de collection, un dessin d'Uderzo représentant Idéfix, un autre de Natasha par Waltheri (dédiacé à Plamondon, ami du dessinateur), et puis des bédés, encore «débedé», du plancher au plafond, accessibles sur rendez-vous seulement, histoire d'épargner au libraire fou et à ses quatuor employés les commentaires débouillants des touristes égarés. «En voyant une bande dessinée de deux cents dollars, les gens ne comprennent pas toujours», soupire le libraire, qui attribue la survie et le succès de sa petite entreprise au livre de collection.

Aussi, pour garnir cette caverne d'Ali Baba et maintenir sa réputation d'excellence, Yvan Plamondon traverse l'Atlantique trois fois par année, assiste à des salons où il écoute des bédés de sa collection (des titres québécois, pour la plupart) et rapporte dans ses valises le produit de sa récolte: ça va des vieux Tintin sérigraphiés aux bédés inédites provenant des tirages de tête — et qui sont la plupart du temps autographiés par leur auteur et agrémentés d'objets de culte. Les bédéphiles avertis connaissent ses allées et venues et l'attendent en haut des marches à son retour d'Europe, histoire d'être les premiers à jeter un coup d'œil au contenu de ses valises. «Ce sont des maniaques», se réjouit Yvan Plamondon, pour qui ce métier consiste avant tout à faire partager sa passion, moteur de plusieurs librairies montréalaises, et pas uniquement celles qui sont spécialisées, selon lui. «Olivieri et la Librairie du Square ne sont pas des librairies spécialisées, elles font de tout; mais si tu poses une seule question sur un livre qui se trouve sur leurs tablettes, on saura te répondre. Alors que chez Renaud-Bray, ce n'est pas évident. Ils vont le faire pour la liste des best-sellers, ça ils la connaissent, mais pour le reste...»

DÉBEDÉ

3882, rue Saint-Denis
De 10h à 21h tous les jours

LIVRES DE POCHE

Les œuvres au noir

Du Berlin nazi à l'Abyssinie du Négus en passant par la brûlante Part d'ombre de James Ellroy

STÉPHANE
BAILLARGEON
LE DEVOIR

MA PART D'OMBRE

James Ellroy
Traduction de l'américain
par Freddy Michalski
Rivages/Noir, Paris, 1999, 575 pages

C'est franchement un récit à la limite du supportable. James Ellroy est un des auteurs de polars les plus doués, les plus respectés du monde. *La Dahlia noir*, livre-culte du genre, est de ce maître du chaos. *Le Quatuor de Los Angeles* et *American Tabloid* aussi. Et puis *L. A. Confidential*, dont a été tiré un film appréciable. A chaque coup de sonde, il déterre le mal qui porte quelques individus mauvais en même temps qu'il expose le cancer rongeur chaque époque et particulièrement la nôtre. Ellroy est un authentique portraitiste de notre malheureuse condition. *Ma part d'ombre* respecte la logique de cette implacable et froide mécanique. Avec toutefois cette nuance essentielle qu'Ellroy y mène une double enquête sur l'assassinat de sa propre mère et sur sa propre vie d'enfant orphelin, d'adolescent perturbé, d'écrivain hanté par cette catastrophe.

La catharsis autobiographique s'étend sur près de 600 pages comme une longue symphonie d'amour et d'infinie tristesse. «Je veux te donner vie», annonce-t-on dès la toute première page de cette brique brûlante et surchauffée d'émotion. L'écrivain surdoué commence par raconter dans le menu détail la découverte du corps de sa maman, Jean Ellroy, «la rouquine», trouvée par des gamins en bordure d'une route de Californie, au petit matin du 22 juin 1958. Il expose ensuite la longue et infructueuse enquête des policiers et surtout les conséquences de cette tragédie sur sa propre vie, toujours avec une objectivité quasi déplacée. «Je la haïssais parce que mon père la haïssait. Je la haïssais pour prouver à mon père l'amour que j'avais pour lui», confie-t-il après avoir rappelé que le meurtre de sa mère divorcée l'avait presque soulagé puisqu'il lui permettait de retourner vivre avec son père.

La suite du récit décortique avec la même avidité voyeuruse son cheminement au cœur de sa part d'ombre. Il peut par exemple décrire la vie de débâche de la pauvre Jean, qui aimait trop les hommes qui ne l'aimaient pas, ou si mal. Il peut aussi décrire froidement la passion incestueuse qu'il se rappelle avoir éprouvée pour elle. Il est sans pitié avec lui-même, son passé, son temps, sa société. Au bout du compte, le livre beaucoup plus profond qu'un journal devient une sorte de vaste reportage sur le crime en Amérique et, surtout, sur le meurtre des femmes en Amérique.

Toute une partie est consacrée à la vie professionnelle et personnelle de Bill Stoner, de la brigade criminelle, qui a résolu des dizaines et des dizaines d'assassinats de femmes avant d'aider James Ellroy à reprendre l'enquête sur l'affaire Jean Ellroy. «J'en apprendrai plus», promet à sa mère

les escadrons de la mort. Dans le dernier volet de sa trilogie, il propose même une solution fictive à l'énigme de la véritable et mystérieuse disparition du chef de la police secrète du Reich après 1945. Cette série a assuré à Kerr une renommée mondiale quasi instantanée que son ouvrage encore plus achevé, *Une enquête philosophique* (Seuil), a ensuite chevillée.

L'ABYSSIN

Jean-Christophe Rufin
Gallimard/Folio (n° 3137)
Paris, 1998, 698 pages

Ce roman n'est pas noir, mais son contexte l'est. Il est même large comme le continent africain. Comme son sous-titre l'indique, *L'Abyssin* fait la «relation des extraordinaires voyages de Jean-Baptiste Poncet, ambassadeur du Négus auprès de Sa Majesté Louis XIV». Avec ce premier exercice romanesque, Rufin a remporté le Goncourt du premier roman et le prix Méditerranée 1997. Son héros est médecin et grand voyageur, comme lui. L'action débute au Caire, où le Français exilé Jean-Baptiste Poncet se fait confier la mission de se rendre en Abyssinie pour y soigner le Négus, le roi des rois. Il doit aussi le convaincre d'envoyer une ambassade auprès de Louis XIV, le Roi-Soleil. Poncet accepte, surtout pour gagner la notoriété et la richesse qui lui permettraient de conquérir la fille du consul de France en Égypte. Le récit du périple vers le royaume secret, puis vers Paris, est souvent captivant, mais il peut aussi traîner en longueur. Le héros frise la perfection, comme si Rufin lui-même ou quelque autre médecin humanitaire actuel s'était incarné là. N'empêche, la brique a beaucoup de charme et devrait satisfaire bien des lecteurs de plage.

BLACK CENDRILLON

Jean-Claude Derrey
Rivages/Noir, Paris, 1999, 219 pages

Un autre roman sur fond d'Afrique noire, mais contemporaine celle-là. La jeune Tchadienne Jeanne Baguirni, bonne à tout faire, est découpée au couteau de poche. Son patron libanais la confond «avec un melon d'eau qu'on pétris». Elle lui repasse la tête avec son fer. Le patron meurt. La police arrête Jeanne et lui propose la prison ou l'espionnage auprès d'une grosse légumière de l'ambassade de France. Le choix est facile. Mais la *black* Mata Hari sera vite emportée dans

un tourbillon d'affaires louches, personnelles et professionnelles. Le nouveau patron tombe lui aussi en admiration devant la Cendrillon noire qui, cette fois, le lui rend bien. Le couple atypique va commencer par se débarrasser de la légitime épouse, mégère et anorexique. Puis ils iront au bout de leur obsession, sur fond de guerre civile et de lutte diplomatique. Ça se lit tout seul, même si le côté franchouillard de l'écriture jure un peu dans le cadre de l'action. Ça peut s'oublier aussi vite parce qu'en noir ou en blanc, une histoire de Cendrillon, c'est une histoire de Cendrillon.

LA TRILOGIE BERLINOISE

Philip Kerr
Traduction de l'anglais
par Gilles Berton
Éditions du Masque/Hachette
Paris, 1998, 790 pages

Une ombre gigantesque plane également sur cet autre classique contemporain du roman noir, d'un genre plus commercial tout de même. L'ombre d'un siècle, de notre siècle de guerre et de sang. L'ombre du système totalitaire nazi, de ses horreurs planifiées, organisées, monstrueusement efficaces. Car Philip Kerr a eu le coup de génie de proposer une série de trois romans situés autour de Berlin, avant et juste après la Deuxième Guerre mondiale. Le détective privé Bernie Gunther, un ancien de la brigade criminelle, mène les enquêtes à la veille des Jeux olympiques de 1936 (*L'Été de cristal*, 1989), puis en 1938 (*La Pâle figure*, 1990) et, finalement, en Autriche, après la chute du III^e Reich (*Un Requiem allemand*, 1991).

Le héros a tout du cliché, un imperméable, un feutre, un charme certain. Il est brillant, joue du poing et de la gâchette, baise qui et quand il veut, ou presque. C'est le cousin germain de Marlowe. L'intérêt de la brique ne vient donc pas de là, mais bien de l'univers complètement corrompu, apocalyptique, dans lequel évolue ce dernier humain. Philip Kerr plante un décor exotique, fascinant, angissant. Il utilise des personnages réels et hideux de ce passé noir et brun, de Reinhardt à Heydrich. Il fait jouer les luttes intestines des différentes roues de la mécanique nazie à broyer l'humain, la Gestapo, la SA, les SS. Il raconte les parts d'ombre de cet univers noir, tout noir, les châteaux de formation des meurtriers officiels du régime, les camps de concentration,



BRUCE ROBERTS

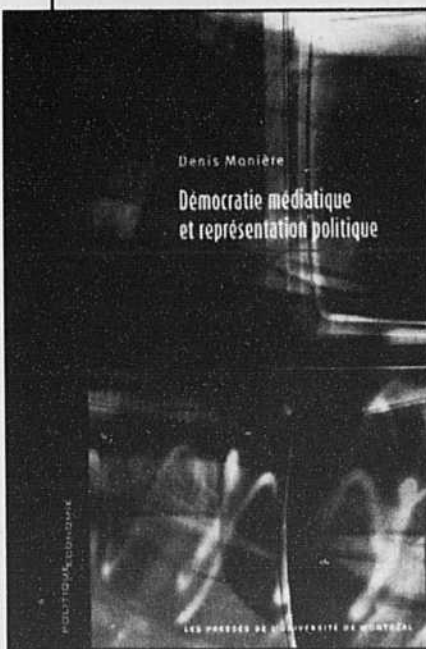
7 JUILLET - 7 AOÛT, 1999

VENNISAGE : MERCREDI, 7 JUILLET (5-8)

Martine Hénauld Encadrements

430, rue Saint-François-Xavier
Montréal (Québec) H2Y 2T3
(514) 287-1064

« Télévision et politique »

Denis Monière
Democratie médiatique
et représentation politiqueDenis Monière
Democratie médiatique
et représentation politique
140 pages • 24,95 \$Une étude comparative de
l'information politique en
Belgique, au Canada, en France
et en Suisse.LES PRESSES DE
L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉALEn vente chez votre libraire
DISTRIBUTION FIDESÉPREUVES
de Gaëtan Brulotte

Les six nouvelles qui forment ce recueil réaffirment avec éclat le talent de nouvelliste de Gaëtan Brulotte qui, en quelques traits, brosse les contours d'un monde marqué par l'absurdité.

LEMÉAC

Cahier spécial

Rentrée

littéraire

publié le samedi 28 août 1999

Date de tombée: le vendredi 20 août 1999 LE DEVOIR

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

De la critique savante et passionnée

BONHEUR D'OCCASION AU PLURIEL

LECTURES ET APPROCHES CRITIQUES
Sous la direction de Marie-Andrée Beaudet
Éditions Nota bene
Québec, 1999, 270 pages

LE SURVENANT

LECTURE D'UNE PASSION
Robert Baillie
XYZ, Montréal
1999, 192 pages

La critique littéraire ne parle pas que de livres. Puisque les livres dont elle traite parlent, eux, des hommes, de la société et du monde, la critique littéraire se veut d'emblée un discours sur les grandeurs et les misères de l'expérience humaine. Aussi, la pratiquer et en lire, c'est donner corps et sens à un monde qui, sans elle, resterait privé d'un détour théorique et réfléchi qui sert à témoigner de sa profondeur. La création ne donne tous ses fruits que lorsqu'elle est recréée.

Relus aujourd'hui, *Bonheur d'occasion* de Gabrielle Roy et *Le Survenant* de Germaine Guèvremont, tous deux parus en 1945 et élevés depuis au rang de classiques de notre littérature, ont-ils encore des fruits à donner? Récemment (voir *Études françaises*, hiver 1997-98), Gilles Marcotte écrivait: «Il n'est pas sûr que les ambiguïtés révélées par nos deux romans ne soient pas encore les nôtres, que les questions posées par la sacralisation du quotidien et les miroitements du progrès aient été dissipées par le vent de l'histoire.»

Mais comment lire ou relire, au-delà de l'approche première et naïve, ces œuvres apparues, écrit Marie-Andrée Beaudet, dans un «moment de bascule entre l'ancien et le nouveau, entre les valeurs héritées et les valeurs à acquérir portées par la ville moderne, des vieilles solidarités grégaires aux nouvelles avenues individualistes dictées par les désirs de réussite matérielle et d'ascension sociale?»

Bonheur d'occasion au pluriel, issu d'un séminaire tenu à l'hiver 1996, s'attelle à ce défi en se proposant de soumettre à l'épreuve «des approches dites savantes de l'œuvre littéraire» le grand roman de Ga-

abrielle Roy. Deux intentions animent donc ce projet, d'après Marie-Andrée Beaudet: «introduire aux principes méthodologiques de quelques approches critiques contemporaines» et revisiter une œuvre déjà abondamment commentée.

Le courageux lecteur non spécialisé qui s'aventurera en ces pages n'aura pas toujours la lecture facile mais aura la chance de découvrir à quel point les théories d'analyse littéraire, lorsqu'elles sont appliquées avec soin, rigueur et passion, peuvent s'avérer opérationnelles et éclairantes.

Réinterpréter

Huit collaborateurs se partagent ici la tâche de réinterpréter au pluriel l'œuvre gagnante du prix Femina en 1947. Parmi ceux-ci, Pierre Popovic, Lori Saint-Martin et Hilligje van't Land se démarquent en développant des analyses fortes et originales qui savent demeurer accessibles.

S'inspirant de la méthode sociocritique pratiquée par le théoricien Claude Duchet, Popovic isole l'incipit du roman (plus précisément les six premières pages) afin de montrer que l'essentiel s'y trouve déjà exprimé. Brillante et d'une rare efficacité, cette analyse se déploie autour de quatre univers de signes (le Quinze-Cents, l'univers de l'amour, l'univers du savoir et l'univers du langage) présents dès l'ouverture du roman (qui relate le premier véritable échange entre Florentine et Jean Lévesque) et cherche à illustrer que, «caractérisée par les compétences sociales qu'ils possèdent à l'endroit de leur milieu, la relation entre les deux personnages principaux est également par la distance culturelle qui les sépare». L'ambitieux Jean Lévesque serait, lui aussi, un survenant, mais de l'intérieur, et c'est en ce sens qu'il ferait figure de puissant révélateur d'une société québécoise ébranlée, aux prises avec le démon intérieur de la modernité capitaliste: «De la sorte, le récit photographie une société qui a intériorisé l'inconnu, sans l'avoir ni accepté ni nécessairement reconnu, mais en le désirant déjà pour le meilleur et pour le pire.» A mon avis, un modèle de critique savante.



Louis Cornellier

«Ce sera certainement l'événement littéraire 1999. Ce livre se retrouvera rapidement sur la liste des best-sellers. Un des meilleurs romans de Paul Auster!»
Jean Fugère, Samedi et rien d'autre et De Bouche à oreille, SRC

Au féminin

Lori Saint-Martin, pour sa part, propose «une lecture au féminin» de *Bonheur d'occasion*, et son parcours est plutôt concluant. Retraçant d'abord

les raisons qui ont servi à camoufler, selon elle, le féminisme du roman (la principale étant le refus de reconnaître que les femmes forment un groupe social), elle établit ensuite les éléments de contenu (roman centré sur les femmes, qui met en scène le pouvoir, qui traite de l'amour mères-filles, qui ne confond jamais rôles sociaux et sexe, qui ne postule pas une nature féminine, etc.) et les multiples techniques narratives utilisées qui justifient l'inscription de l'œuvre dans la mouvance féministe. Peu friand de ce type d'approche, je dois reconnaître que, ici, l'investigation s'avère convaincante. Réfléchissant à la mise en scène des regards dans le roman (qui s'ouvre et se ferme avec ce motif), Lori Saint-Martin en tire une conclusion juste et inspirante: «Le regard de Florentine, à la fin, n'est ni violent ni agressif; il lui permet de s'approprier elle-même sans abaisser autrui (alors que Jean se sent valorisé dans l'exacte mesure où il déprécie et méprise les autres).»

L'analyse sociosémiotique des espaces romanesques (inspirée par les travaux de Greimas et Duchet) à laquelle se livre Hilligje van't Land nous fournit elle aussi un angle d'interprétation indispensable. Les lieux d'un roman ne sont pas insignifiants (ici la ville de Montréal, le mont Royal, Westmount et Saint-Henri, la maison familiale, les lieux de rencontre) et, à travers eux, les mouvements des personnages non plus. Gabrielle Roy, nous rappelle-t-on ici,

n'échappe pas à la règle: «Elle met en place une certaine image du monde, et ce qui nous intéresse, c'est de voir comment celle-ci nous est transmise dans la structuration spécifique des espaces romanesques.»

Les contributions de Jozef Kwaterko (analyse d'inspiration bakhtinienne sur les figures de la danse dans le roman), de Christiane Kégle (une lecture sémio-psychanalytique assez aride) et de Max Roy (une analyse intéressante de la réception critique de l'œuvre) viennent compléter le tableau théorique. Enfin, le tout se termine sur un témoignage de Micheline Cadieux, scénariste du récent documentaire réalisé par Léa Pool et intitulé *Gabrielle Roy*. Au total, la critique littéraire et *Bonheur d'occasion* sortent gagnants d'un tel projet.

Le Survenant avec passion

Germaine Guèvremont écrivait à propos de son personnage: «Plus qu'un homme, Le Survenant est l'île de nostalgie, de déraison, d'inaccessible, d'inavouable — et pourtant d'humain — que chacun porte en soi. L'île perdue.» Cette île, le romancier Robert Baillie y a abordé. Avec *Le Survenant, lecture d'une passion*, il nous propose un commentaire de texte au sens théorique du terme, mais de facture très libre puisqu'il emprunte ses outils d'interprétation autant à la psychanalyse littéraire qu'à la narratologie et à l'analyse thématique traditionnelle.

Baillie se défend bien d'afficher une posture savante, mais son essai

relève néanmoins d'une lecture professionnelle. Avancé pas à pas dans cette œuvre «qui ouvre l'imaginaire collectif québécois sur l'universel», le professeur, romancier et critique entend procéder à «un décapage systématique de l'histoire superficielle» qui lui permettrait d'«atteindre à l'essentiel».

Fine, habitée d'une sensibilité qui lui confère un caractère quasi méditatif, la lecture critique de Robert Baillie vient redire toute la force et la profondeur de ce beau roman crépusculaire qu'on ne saurait relire ou évoquer sans que la nostalgie pointe au tournant. Témoignage déchirant d'une déflagration tant sociale que symbolique, *Le Survenant* appartient à ceux qui ont su conserver un attachement non exclusif aux choses et aux êtres en allés, et le critique parvient à rendre compte de ce testament d'une époque avec toute la déférence requise: «Ce qui est immuable en ce monde résulte du mouvement même du monde. Tout passe, hormis l'action de passer.»

Évoquant le caractère mythique du personnage du Survenant et même celui, dans une moindre mesure, d'Angéline Desmarais, Baillie se permet d'établir des comparaisons entre le premier et la figure nelligianienne, de même qu'entre la seconde et Angéline de Montbrun, le beau personnage tragique de la romancière oubliée Laure Conan. Il utilisera une approche semblable en rapprochant les thèmes développés par l'*Hymne au printemps* de Félix Le-

clerc et l'œuvre de Guèvremont.

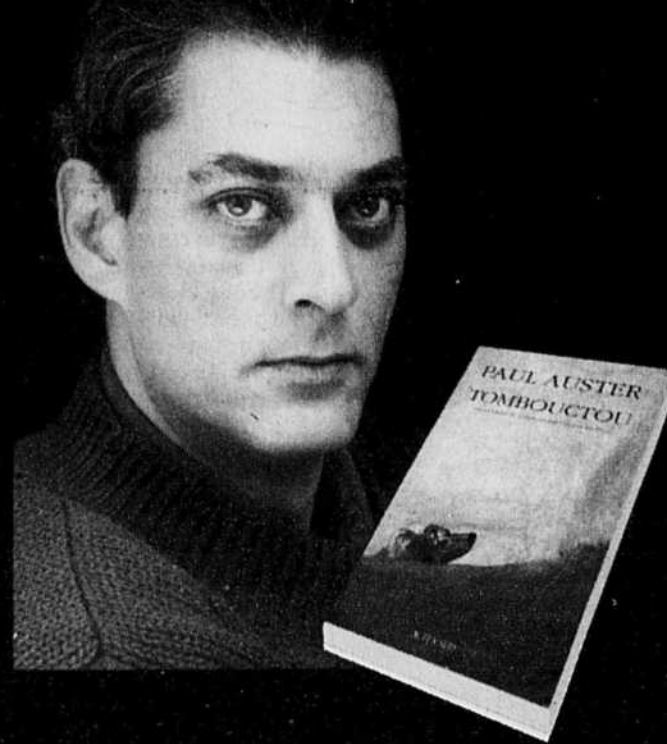
Si les incursions du côté de la psychanalyse littéraire pratiquées ici me semblent parfois relever de l'analyse sauvage (un exemple frappant: «Et la relation de Venant avec la boisson dans la chambre parentale peut aisément s'interpréter comme une obsession régressive. Ne cherche-t-il pas à assouvir un désir inconscient du sein maternel?»), il en va néanmoins tout autrement du propos d'ensemble qui brille par son audace discrète et respectueuse. À cet égard, le chapitre neuvième, joliment intitulé «La neige, c'est la vie» et qui traite de l'épisode entourant la messe de minuit, m'apparaît exemplaire. Demeuré en vigile à la maison des Beauchemin, Venant, nouveau maître d'un fauteuil Voltaire par lui conçu, se laisse gagner par le calme d'avant cette tempête dont il deviendra un symbole. Baillie observe: «*Survenant s'est endormi comme, au fond des lits, les enfants de Marie-Amanda. Comme l'enfant au creux de la mère, comme Jésus au ventre de Marie, Venant s'est endormi dans le corps de son œuvre. Il est roi d'un monde abandonné au sommeil, dieu des routes paisiblement lové dans le monde enveloppant de son fauteuil qui trônait près du poêle.*»

La suite, vous la connaissez; Robert Baillie a voulu qu'elle n'efface pas les âmes et les jours qui l'ont façonnée sans même le savoir, mais avec noblesse.

louiscornellier@parroinfo.net

TOMBOUCTOU

de Paul Auster
traduction de Christine Le Bauf



«Ce sera certainement l'événement littéraire 1999. Ce livre se retrouvera rapidement sur la liste des best-sellers. Un des meilleurs romans de Paul Auster!»
Jean Fugère, Samedi et rien d'autre et De Bouche à oreille, SRC

«Plus jamais vous ne verrez la race canine de la même manière. [...] Une fois de plus, Auster surprend, fascine et réjouit. Rendez-vous à Tombouctou!»
Lyse Bonenfant, Chronique Bouquinage, CJBR Rimouski

ACTES SUD/LEMÉAC

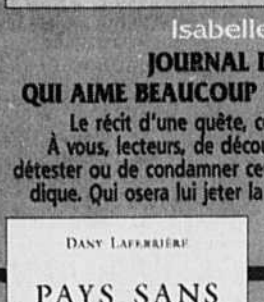
POUR DES VACANCES PAS BÊTES...



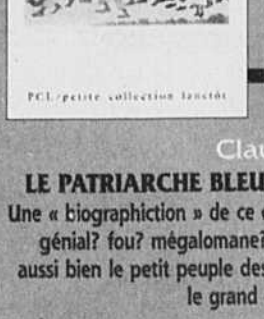
Andrée Dufresne
LA LUNE EST MENTEUSE
Humour, passion, suspense, meurtre, psychanalyse et émotions diverses: un roman tragi-comique qui se déroule dans les bureaux d'un grand magazine d'actualité.



Jacques Ferron
LE CIEL DE QUÉBEC
Une nouvelle édition du plus grand roman de Jacques Ferron. Un portrait drôle et cruel de la société québécoise de 1937, alors que le clergé exerçait un pouvoir déterminant sur la vie des citoyens.



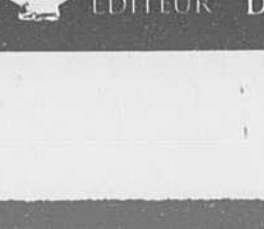
Isabelle Bergeron
JOURNAL D'UNE FEMME QUI AIME BEAUCOUP LES HOMMES
Le récit d'une quête, celle de la liberté. À vous, lecteurs, de découvrir, d'aimer, de détester ou de condamner cette femme impudique. Qui osera lui jeter la première pierre?



Dany Laferrière
PAYS SANS CHAPEAU
La nouvelle édition, en format de poche, du roman «le plus puissant, le plus bouleversant» de Dany Laferrière.



Michel Duchesne
TRICOTÉ SERRÉ
Portrait féroce d'une petite-bourgeoisie risible, cette pièce est un feu roulant de scènes drôles et de répliques acerbes, où se multiplient les équivoques et les quiproquos. Masque de la meilleure production de l'année (Théâtre privé, 1998).



Claude Jasmin
LE PATRIARCAT BLEU: DUPLESSIS
Une «biographie» de ce despote célèbre-génial? fou? mégalomane? - qui sut s'allier aussi bien le petit peuple des campagnes que le grand capital des villes.

«Une référence essentielle»



Sous la direction de Robert Boily
L'Année politique au Québec 1997-1998
272 pages • 29,95 \$

Une synthèse de l'activité politique au Québec et un bilan de la décennie écoulée.

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL

En vente chez votre libraire DISTRIBUTION FIDES

On prend toujours quelques livres en vacances

Achetez 3 livres* et obtenez un chèque de 5 \$ par la poste



www.hachette.qc.ca

*Identifiés par un autocollant à l'image de cette promotion.



LANCOT ÉDITEUR LA PETITE MAISON DE LA GRANDE LITTÉRATURE

LES ARTS

ARTS VISUELS

Plaisirs d'été

La quinzaine d'œuvres de Compulsion rappellent celles présentées l'an dernier lors de l'événement Artifice 98

COMPULSION

Galerie Liane et Danny Taran du Centre des arts Saidye Bronfman 5170, rue Côte-Sainte-Catherine Jusqu'au 29 août

BERNARD LAMARCHE

Cela ressemble à l'antichambre de l'événement Artifice 98. Vous vous souvenez, l'été dernier, non pas celui de vos vingt ans, mais celui de la deuxième édition de l'exposition qui avait pris d'assaut des locaux désaffectés du centre-ville de Montréal? Vous vous souvenez, ces allures de débarras, l'impression que l'exposition allait dans tous les sens et, de surcroît, en même temps? Par-dessus tout, vous avez souvenir, dites, des douces effluves de fraîcheur qu'apportait sur les chaleurs de l'été l'événement connu sous le nom d'Artifice? Comme événement d'été, puis-je les choses, l'été, sont censées (mais au juste, pourquoi donc?) faire dans la frivolité, la légèreté et l'insouciance, comme événement d'été, donc, pour ce qui est de l'art contemporain, vrai qu'il était difficile de faire mieux comme formule.

La précédente édition, donc, avait été organisée par David Liss et Marie-Michèle Cron, complices de la première heure, duo auquel s'étaient

ajoutés les Katia Meir et John Massier, ce dernier commissaire sévisant à Toronto. Or, si vous ne le savez pas encore, apprenez que David Liss est le directeur de la galerie à l'appellation la plus longue en ville, la galerie Liane et Danny Taran du Centre des arts Saidye Bronfman. Voici que Liss a invité ce même John Massier à concocter une exposition pour la galerie dont il est le directeur, question d'égayé les torrides journées de la présente saison. Ceci expliquant peut-être cela, nous voici avec cette comparaison pour le moins boiteuse, qui nous fait rapprocher Artifice 98 et *Compulsion*, l'exposition organisée par Massier, actuellement en cours où vous savez maintenant.

De la compulsion

La comparaison clopine, justement, parce qu'elle est limitée. De là à dire que nous sommes nous-même limité, voilà une opinion que nous laisserons à nos détracteurs, il y en a très certainement quelque part, le soin de développer. Quant à la comparaison qui titube, disons qu'elle appartient à un domaine aussi restreint que l'attitude des œuvres de l'exposition. En effet, ce que partage *Compulsion* avec Artifice, c'est une atmosphère, un ton. De fait, la quinzaine d'œuvres (pas tout à fait) réunies dans la salle de la galerie sont toutes rieuses et exaltées. D'au-

cuns — avez-vous remarqué? Ce «d'aucuns», dont toujours nous taisons l'identité, est toujours fort utile dans un tel cas —, d'aucuns, donc, voudront même dire que ces œuvres sont amusantes mais qu'elles ne font qu'effleurer les sujets qu'elles abordent, ne dépassant pas le seuil de la superficialité.

D'accord, il est des œuvres dont l'esthétique est plus sombre, dont les mécanismes sont plus complexes et pour lesquelles la contemplation vient à révéler un sens caché de l'œuvre d'art, pour citer le titre d'un ouvrage connu. Ce qui, vous en conviendrez peut-être avec nous, ne revient pas à dire que les œuvres qui n'entrent pas dans ce domaine sélect souffrent toutes d'un complexe d'infériorité. Loin de là. À y regarder de plus près, bien que d'emblée les œuvres retenues par Massier puissent facilement passer pour plus légères qu'elles n'y paraissent, de cette exposition se dégage une profondeur réelle, qui pourtant n'enlève en rien à ce ton si particulier dont nous vous parlions plus haut.

La chose a aussi un thème, absent d'Artifice. La chose parle d'excès. De répétition. De maladives attractions. D'accumulation. Elle traite des pulsions qui grisent, et donc, par voie de conséquence, d'étourdissement. Bien que traités avec des moyens, disons,

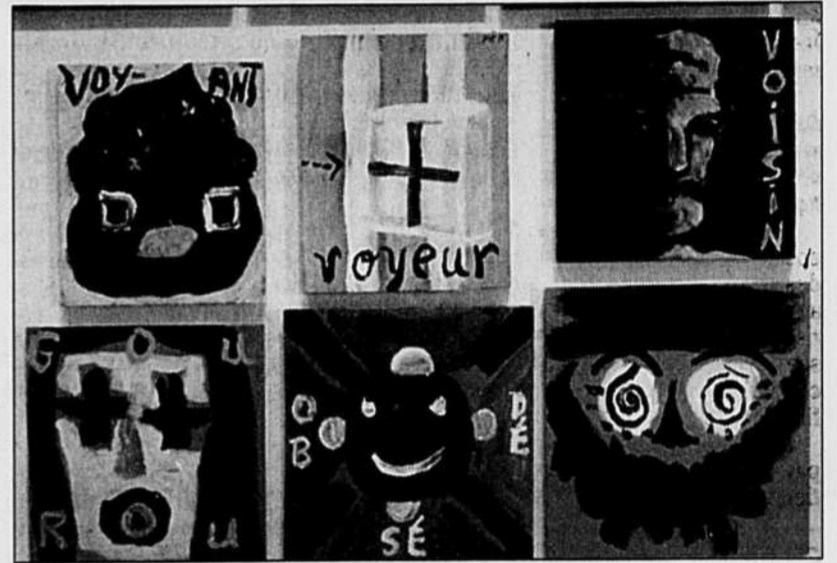
pour aller vite, hop la vie, eh bien, ils sont sérieux, ces sujets.

Par contre, faut-il préciser, comme l'écrit Massier dans le catalogue (à être publié plus tard), il ne s'agit pas de rendre «une illustration littérale ou picturale du comportement compulsif». Pas question de reconduire l'idée de la compulsion comme sublimation de peurs indomptables pour lesquelles une activité donnée, inlassablement répétée, aurait des vertus compensatoires. Non, pour Massier, pour toute générale que soit cette conception, la compulsion se conçoit davantage comme un point de départ pour la création d'objets non utilitaires, une «force motrice». Que ce soit pour ce qui concerne la création elle-même, le choix des matériaux, le type de production ou la manière de présenter les œuvres, Massier tente de montrer les diverses personnalités que peut prendre la compulsion. Cela donne une présentation d'une belle cohérence, serrée, et une exposition conviviale, qui saura plaire à plus d'un de par sa facture et ses références multiples à la vie de tous les jours.

Du quotidien

Il y a de la mise en vitrine dans cette exposition, du collectionnement. Il en va ainsi de la pièce de Valérie Lamontagne, la plus facile à sous-estimer du lot. Une myriade de papillons de papier colorés sont fixés aux murs par des épingles. Au delà d'un effet de composition réussi, il est facile de passer à côté de détails croustillants. Ce patient étalage bucolique révèle quelques images plutôt crues, dont nous vous laissons découvrir la nature. Aussi du côté de la pornographie (oups!), les pièces de Kevin Eichi de Forest touchent de près le phénomène de l'éjaculation. Il emprunte à des bédés mangas japonaises des représentations abstraites d'éjaculation, qui par contre pourraient ressembler au rendu de n'importe lequel des bruits de fracas des bédés de superhéros (notamment *Batman*, à la télé dans les années 60). Moins proche de Roy Lichtenstein, en même temps que plus littéral, son *Prosthetics Series - Come* (1997), des jets de colle chaude sur une fourrure synthétique, est plus évocateur.

Ailleurs, ce sont les troubles de l'alcool et l'emportement des nuits folles qui sont abordés, à travers deux installations marquantes. Celle de David Kramer, de New York, *Hi Life*, est faite de tubes fluorescents déposés au sol, qui épellent le titre, entourés de bouteilles de bière et d'alcool en grand nombre. De l'autre côté de la pièce, sensiblement plus dramatique mais faisant du coup référence à un cliché forgé par un certain cinéma et une certaine télévision, *[Eddie's Last] Chance*, de 1995,



PAUL LITHERLAND, COLLABORATION SPÉCIALE
Les troubles de l'alcool, présentés dans l'œuvre de David Kramer, *[Eddie's Last] Chance*, et les caricatures de Marie-Claude Pratte.

est faite de lettrages lumineux, tels ceux qui éclairent les nuits, de différentes typographies, épelant le mot «chance». Par son titre, cette pièce au ton juste, la plus théâtrale du groupe, fait référence au jeu, au *gambling*, et plus généralement aux incontrôlables activités nocturnes.

Directement branchés sur la culture populaire, les tableaux de Susan Kealey s'approprient des noms de groupes locaux de musique, tous aussi ahurissants les uns que les autres, pour les reproduire à la surface de ses petits formats picturaux. Disséminés à travers la pièce, «parasitant» même une autre œuvre (celle de Patrick Coutu), ceux-ci, décontextualisant ces noms et les rapprochant les uns des autres, font référence à une couche de la culture qui pullule et qui fait son pain (en fait, si peu) des mots avec lesquels elle joue pour rivaliser d'adresse afin de se donner une identité. Très révélateur.

Autrement, il faut jeter un œil sur les caricatures de Marie-Claude Pratte. De facture naïve, le plus souvent drôles, parfois incisifs, avec ces renvois à l'art (Picasso, Magritte), au dessin animé (Tex Avery) et à la pu-

blicité (le «king» de la patate), cette accumulation de petits tableaux sur bois se veut des *Portraits de société* (1998-99). Les Jennifer McMackoñ (Victoria), Carlo Cesta (Toronto), Ron Gili (un artiste senior, très impliqué dans la communauté artistique torontoise) et le très jeune Kevin Rodgers (Toronto) complètent le parcours des œuvres, dont la dimension «compulsive» des œuvres est peut-être moins évidente... sinon moins suggestive.

Reste le clou de cette présentation, une cabane de bois, comme celle que les enfants construisent, plus sophistiquée cependant, signée Patrick Coutu. Cette boîte de fortune renferme un univers fantasmagique ravalé à des dimensions claustrophobantes. Dans cette boîte, coincé par des parois trop étroites, un module lunaire, copie pauvre du LEM des missions Apollo, attend de s'élaner dans l'espace, libéré de ses liens. Dans cette chambre habitée par les rêves de son bâtisseur, remplie des objets personnels appartenant à ce dernier, tout est permis, les songes les plus fous comme les déceptions les plus amères. *Compulsion*, disait-il.

MONTREAL
par **PONTS et TRAVERSES**
La petite histoire des ponts et traverses au fil des siècles.
Du 24 MARS au 22 AOÛT

Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal 350, place Royale, angle de la Commune Vieux Montréal Téléphone: (514) 872-9150

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL Québec

déclics ART ET SOCIÉTÉ

Jusqu'au 31 octobre 1999

Deux expositions sur un même thème présentées simultanément au Musée de la civilisation à Québec (jusqu'au 24 octobre) et au Musée d'art contemporain de Montréal (jusqu'au 31 octobre).

185, rue Sainte-Catherine Ouest Montréal (Québec) métro Place-des-Arts

Renseignements : (514) 847-6226

une présentation de **BENSON & HEDGES**

DES ATOMES CROCHUS POUR LA CHIMIE et LES EAUX INDUSTRIELLES : DÉFI DE LA POINTE-DE-LÎLE

avec le soutien d'Éducalcool et de la Société des alcools du Québec

DEUX EXPOSITIONS À CARACTÈRE SCIENTIFIQUE JUSQU'AU 3 OCTOBRE ENTRÉE GRATUITE

mercredi, jeudi, vendredi : 13 h à 17 h samedi, dimanche : 11 h à 17 h

MAISON DE LA CULTURE POINTE-AUX-TREMBLES 14001, rue Notre-Dame Est (angle bd de la Rousselière)

Renseignements : (514) 872-2240 www.ville.montreal.qc.ca/maisons

Les Bouquinistes du Saint-Laurent

Une grande fête juste pour lire!

Quais du Vieux-Port, Montréal 29 juin au 18 juillet de 11h à 23h

Des milliers de livres introuvables ailleurs. Accès Gratuit

en collaboration avec LE DEVOIR CKAC 730 journal de montreal

Production et réalisation Héliène Tirole

Spectacles et surprises...

ARTS

ARTS VISUELS

Un autre pan de la modernité

Après Borduas, le MACM présente une nouvelle exposition monographique

JACQUES DE TONNANCOUR
Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 10 octobre 1999

BERNARD LAMARCHE

Pour succéder à la présentation, à même ses collections, des œuvres de Paul-Émile Borduas, le Musée d'art contemporain de Montréal (MACM) a choisi de présenter une sélection d'œuvres de l'homme engagé, commentateur d'art et artiste Jacques de Tonnancour. Il s'agit d'un nouveau volet de la série des expositions monographiques que le MACM organise depuis 1996, à partir d'un corpus de base issu de sa collection. La série avait débuté avec l'exposition des œuvres de Louis Comtois, suivie de celle d'Irene F. Whittome en 1997. L'exposition Borduas, organisée l'an dernier dans le cadre du cinquantenaire du manifeste de *Refus global*, entrât également dans cette série. Borduas disait de Tonnancour, en 1942, que ce dernier «sera désormais un peintre qu'on ne saurait oublier».

Le choix de Tonnancour pour cette série bilan peut étonner. Il s'agit (enfin!) d'un choix clair de la part du MACM. Après la présentation en grande pompe des œuvres de Borduas, un des artistes les plus importants du Québec, le parcours de Tonnancour est largement moins éclatant que celui de Borduas, bien que particulièrement tenace. La carrière de l'artiste est très particulière. Ses écrits ont été publiés dans *Le Quartier latin*, *La Relève*, *La Nouvelle Relève*, *Le Droit*, *Vie des arts*. Renonçant à l'enseignement académique et rétrograde de l'École des beaux-arts, après avoir rencontré Borduas et Pellan au milieu des années 40, c'est plutôt vers Matisse et Goodridge Roberts (le Musée des beaux-arts de Montréal présentait récemment une rétrospective de ses œuvres) que le peintre se tourne.

En 1945, de retour d'un voyage à Rio de Janeiro, il se joint à Pellan dans les débats qui animent le milieu de l'art et publie, en février 1948, le manifeste *Prisme d'yeux*. Il y revendique «une peinture libérée de toute contingence de temps et de lieu, d'idéologie restrictive et conçue en dehors de toute ingérence littéraire, politique, philosophique ou autre».

Il s'agit donc d'un autre pan de la modernité québécoise que les visiteurs de l'exposition sont invités à voir, une modernité attachée à la représentation naturaliste des choses. Ce sont des paysages relativement calmes que les visiteurs verront, avec des représentations de nus somme toute classiques, inspirés de l'école de Paris (Dufy, Matisse), une peinture se déliant aux acquis d'une modernité déjà dépassée à l'époque, mais qui exigeait de faire sa trace dans la pratique artistique québécoise. Le parcours de Tonnancour est par la suite parsemé d'arrêts, de reprises, de fins de série et de changements de cap. C'est ce qui en fait un peintre si particulier.

La première moitié des années 50 verra peu de peinture. Puis, ce sont des paysages de plus en plus dépouillés qui s'installent, tirés de la nature laurentienne. Il utilisera comme outil le «squeegee», duquel naîtront des paysages

très étranges, à la ligne d'horizon austère, à la palette restreinte. Cette formule, très appréciée des collectionneurs, Tonnancour y mettra fin dès qu'il s'en lasse, sans y retourner, sans l'étendre plus avant. En cela, il est une figure exemplaire de rigueur et d'honnêteté envers son propre travail.

Les références à la nature s'amenuiseront, puis la plastique deviendra plus hiéroglyphique, combinant la symbolique à la connaissance scientifique. Certains reconnaîtront *Cosmos*, la murale que Tonnancour avait réalisée pour le Planétarium Dow en 1966. Et finalement, les insectes prendront une plus grande place dans sa peinture, dont la pratique cessera définitivement en 1982-83. En effet, les visiteurs de cette exposition toute en rupture, un peu à l'image de la carrière du peintre, pourront se familiariser avec la seconde grande passion de cet homme particulier, l'entomologie, à travers des vitrines réservées à cet effet.

Ce choix pour la série monographique du MACM n'allait peut-être pas de soi, mais il s'agit d'un parcours réellement digne d'intérêt devant lequel nous met l'exposition, malheureusement trop courte pour bien en marquer les étapes décisives. Il en va de même pour la publication, de *Entretiens avec Jacques de Tonnancour: de l'art et de la nature*, avec Pierre Bourgie, actuel directeur du conseil administratif du MACM, aux éditions Liber. Là, il semble que l'exégèse de cette œuvre se fasse attendre.

En 1985, à la galerie de l'UQAM, une petite publication prenait la forme, également, d'entretiens. Il n'y a rien à avoir contre ce genre d'exercice fort instructif, mais la courte présentation de Josée Bélisle dans l'ouvrage en question, de par sa brièveté, doit passer à côté de certains enjeux majeurs de cette production, qui concernent entre autres la manière avec laquelle Tonnancour a mené sa carrière, tant comme peintre que comme écrivain. Bref, il manque encore une étude qui situerait l'artiste et l'écrivain au cœur de l'histoire de l'art québécois. Là, on a raté un peu le coche. L'exposition est par contre à voir absolument, afin de se frayer à une autre dimension de la modernité locale. Un bon choix.



Le grand nu au divan rayé, peint en 1944 par Jacques de Tonnancour, présenté au Musée d'art contemporain de Montréal.

Pierre-Léon Tétreault

Territoires d'allégresse

Tel un hommage à Jean-Paul Riopelle

Travaux récents & lancement de l'album d'estampes «Partout le Jazz»

4 juin - 10 juillet

Galerie Du Gazon-Couture

1460, Sherbrooke ouest, Montréal (514) 286-4224

GALERIE BERNARD

EXPOSITION

JUSQU'AU 17 JUILLET 1999

«Présence» - Collectif d'artistes

C. Daudelin, G. Di Leo, R. Dupuis, G. Dyens, G. Fucito,
R. Genest, P. Gauvreau, P. Leblanc, J. Léveillé,
B. Lévesque, J. Palumbo, A. Pentsch, M. Prent,
R. Roblin, E. Roda, R. Savoie, H. Saxe, C. Vermette

90 av. Laurier Ouest Tél. : (514) 277-0770
du mardi au vendredi de 11 h 00 à 17 h 00, samedi de 12 h 00 à 17 h 00

Prolongation jusqu'au 9 juillet 1999

Kamila
WOZNAKOWSKA

Impostures : peintures récentes

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471 Du lun. au ven. de 10h à 17h

LES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX

PRÉSENTÉS PAR:

LE DEVOIR

LE CANADA
FRANCAISCaméléon
COMMUNICATION

104.1 FM



DES ACTIVITÉS
POUR TOUTE LA FAMILLE

CE DIMANCHE 4 JUILLET

LES BEAUX DIMANCHES
AU FORT-LENNOX PRÉSENTENT:

Le Régiment Fraser Highlanders.
Manœuvres militaires d'époque,
dances et concert de cornemuse.
Vous serez conquis!

RENSEIGNEMENTS :
LIEU HISTORIQUE NATIONAL DU FORT-LENNOX
SAINT-PAUL-DE-L'ÎLE-AUX-NOIX
(450) 291-5700

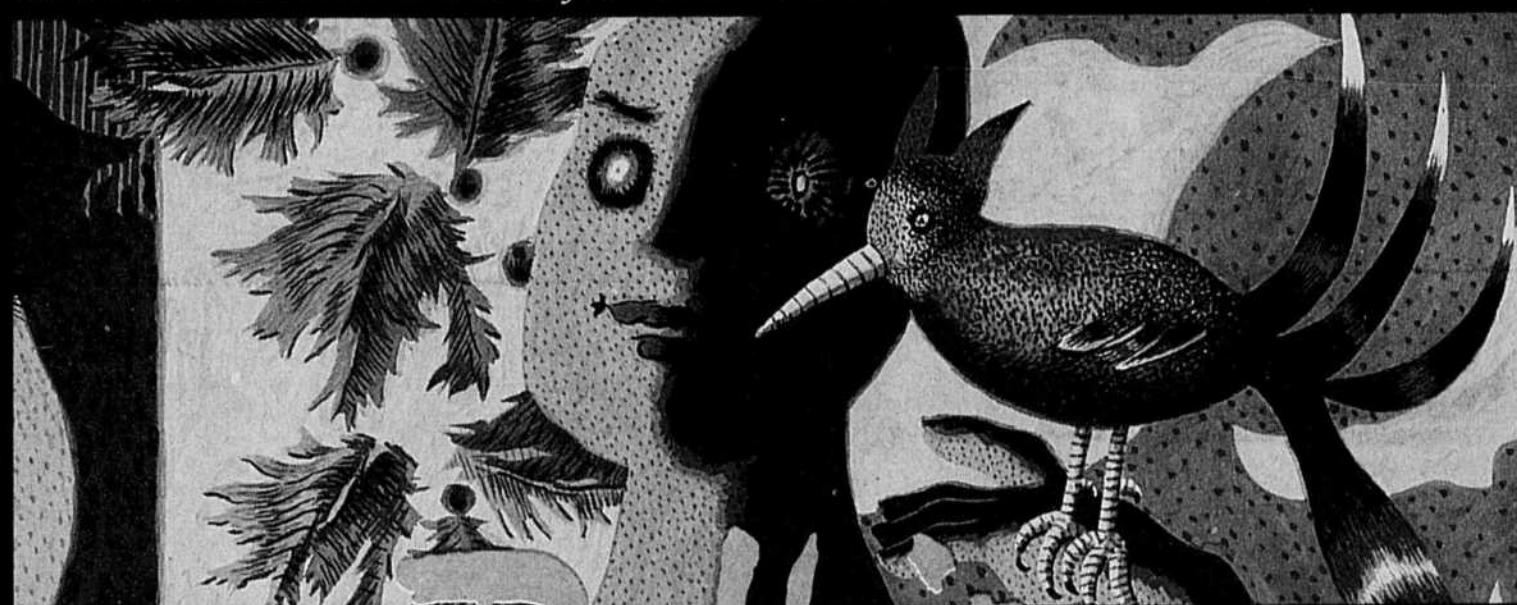
Autobus 15
Sortie 21 ou 6
Route 223 sud

Parcs Canada Parks Canada

Canada

Richelieu
EXPERTS CONSEILS INC.Paul Claude Brousseau
AVOCAT

LA RÉALITÉ A TOUJOURS BESOIN DE L'IMAGINAIRE



Dallaire

3 juin - 29 août 1999

Plongez dans l'imaginaire, le rêve et la fantaisie
de l'univers du peintre Jean Dallaire (1916 - 1965).

Laissez-vous envoûter par les œuvres parfois surréalistes,
souvent poétiques, de ce grand artiste québécois.

Patrimoine
canadienCasino de
Charlevoix

Commanditaire présentateur

Radio-Canada
Television

Edgar Degas, Edgar Degas
par lui-même, 1857; Eau-forte
et pointe- sèche, impression
monotypée, 3^e état. Collection
Jozsefowitz.



Camille Pissarro, La Merure,
1879; Aquarelle, eau-forte,
vernis mou et émail, imprimé
en couleurs, 9^e état. Collection
Jozsefowitz.

DEGAS ET PISSARRO

Alchimie d'une rencontre

Cette exposition conçue par le Cabinet cantonal des estampes de Vevey (Suisse)
compte 87 eaux-fortes, lithographies et monotypes réalisés par deux des plus
grands graveurs impressionnistes, Edgar Degas et Camille Pissarro.

Heures d'ouverture: Tous les jours de 10 h à 17 h 45; le mercredi de 10 h à 21 h 45.

Droits d'entrée: Adultes: 7 \$; Aînés (65 ans et plus): 6 \$; Étudiants: 2,75 \$; Jeunes de 12 à 16 ans: 2 \$; Moins de 12 ans et Amis du Musée du Québec: entrée gratuite.

Renseignements: (418) 643-2150 www.mdq.org

Parc des Champs-de-Bataille, Québec

17 juin - 22 août 1999

Le Musée du Québec: L'Art de passer à l'an 2000

MUSÉE DU QUÉBEC

Le Musée du Québec est subventionné par le ministère de la Culture et des Communications du Québec.

PROFITEZ DE NOTRE FORFAIT SÉJOUR ET MUSÉE

HÔTEL
LOEWS LE CORCORDE
QUÉBEC

• CHAMBRE AVEC VUE SUR LE FLEUVE
• PETIT DÉJEUNER BUFFET
• BILLETS POUR LE MUSÉE

À partir de 99 \$ par personne, par nuit,
en occupation double.
Taxes non incluses. Chambre en classe Hospitalité.

L'HÔTEL OFFICIEL DE L'EXPOSITION, À PROXIMITÉ DU MUSÉE DU QUÉBEC, INFORMATION / RÉSERVATION 1 800 463-5256

Être designer d'exposition implique d'être au four et au moulin, de concevoir le médium et le message, comme l'illustre la réalisation exemplaire au Pier 21 de Halifax, signée par les Montréalais de Design+Communication.

CHARLES-ANTOINE ROUYER

Halifax, N.-É. — Que l'on évoque l'arrivée des immigrants en pays inconnu ou le départ de soldats pour aller libérer l'Europe pendant la Deuxième Guerre mondiale, le Centre Pier 21 s'inscrit sous le signe de l'émotion. Mais rien de tapageur ici, de la sobriété plutôt, tant dans la rénovation de l'entrepôt par le cabinet d'architectes d'Halifax Lyden Lynch Architects Ltd que dans la conception de l'exposition interactive par la firme montréalaise Design+Communication inc.

L'entrepôt 21 du port d'Halifax, la porte d'entrée au Canada de plus d'un million d'immigrants arrivés par l'océan Atlantique pendant près de 50 ans, a rouvert ses portes le jeudi 1er juillet 1999. Le Pier 21, l'un des principaux bureaux d'Immigration Canada entre 1928 et 1971, est ainsi devenu un centre d'interprétation sur les migrations canadiennes. La moitié du projet de neuf millions de dollars a été financé par les trois paliers de gouvernement, l'autre moitié par des dons privés.

L'immigration en trois icônes

Entre thématique et outils de présentation, soit fond et forme ou message et médium, Jacques Saint-Cyr, le designer de l'exposition de Design+Communication, a su trouver le juste équilibre dans ce qui est somme toute une interface entre le visiteur et le thème du lieu.

L'exposition ne submerge donc pas le visiteur sous une avalanche de faits et de dates. «Notre objectif est de faire vivre au visiteur le processus que vivait l'immigrant», résume Jacques Saint-Cyr. Le contenu se présente en huit parties, depuis le départ du pays d'origine, l'attente et les formalités dans le Pier 21 jusqu'au voyage en train vers la destination finale ici au pays.

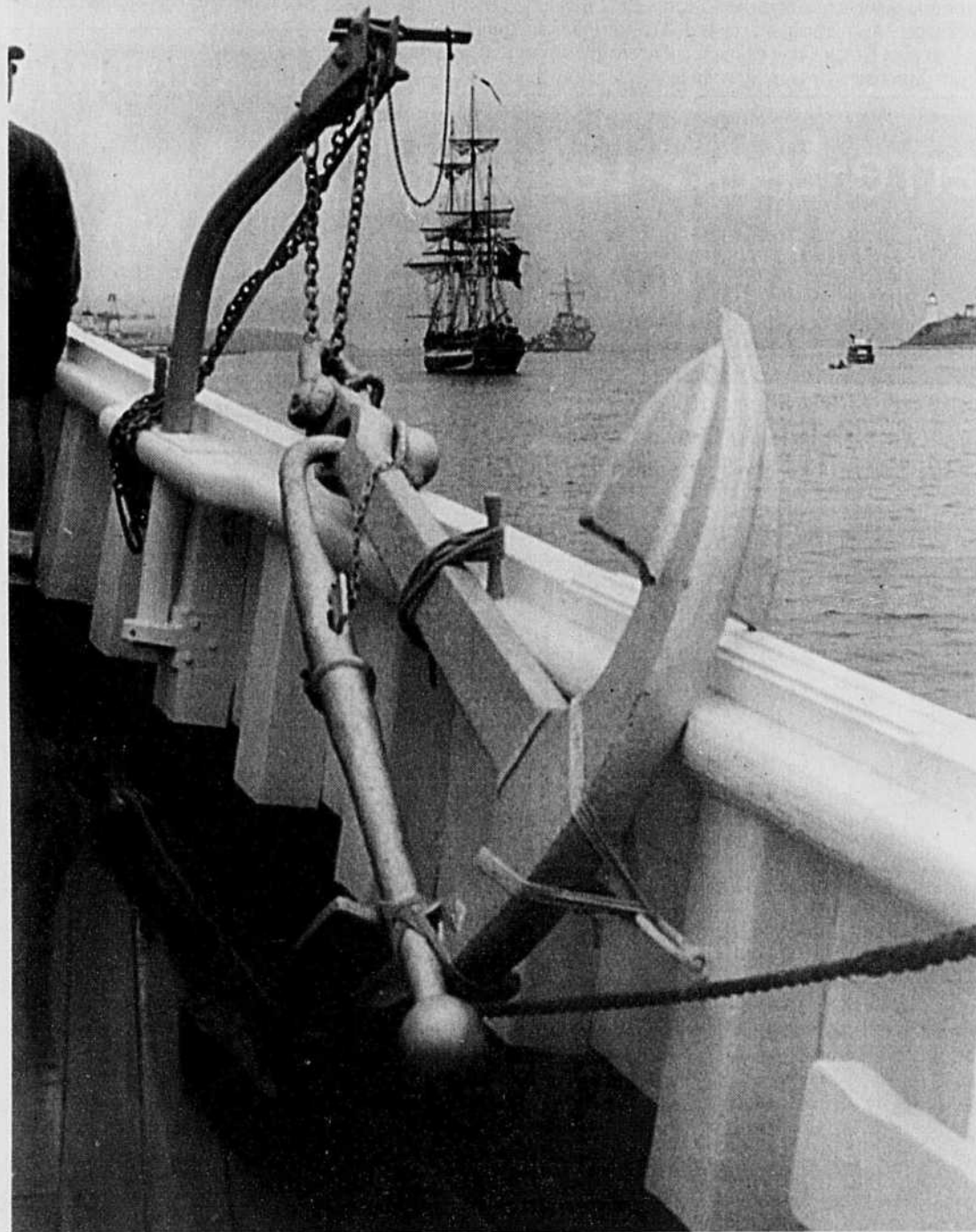
«Nous avons choisi trois icônes pour schématiser le processus de l'immigration: le bateau, le bâtiment [du Pier 21] et le train.» Le bateau domine le fond de la salle de 600 mètres carrés. Un faux paquebot transatlantique, avec chaises de pont en bois et immenses cheminées rouges typiques, camoufle le cinéma de 100 places. «On entre dans le théâtre comme si on entrait dans un bateau, et pendant la traversée on se fait raconter une belle histoire», ajoute Jacques Saint-Cyr. Une histoire contée en trois dimensions, entre théâtre et cinéma, à l'aide de diaporamas et de projections sur un décor réel. Non loin, une voiture de train a été reconstituée. Elle abrite six cabines où sont diffusés des témoignages audiovisuels de personnes arrivées par l'entrepôt 21.

Émotions fortes

Enfin, le point d'orgue de la visite et peut-être le plus poignant pour les futurs visiteurs en pèlerinage sur les lieux de leur arrivée: une salle d'attente et ses rangées de bancs de bois trône au centre de l'espace. Deux immenses photos d'archives de près de deux mètres de haut renvoient en mi-

FORMES

L'ARRIVÉE EN CANADA



Le Pier 21 à Halifax

«Nous avons bénéficié de l'immense travail de recherche de la Société Pier 21»

«On entre dans le théâtre comme si on entrait dans un bateau, et pendant la traversée, on se fait raconter une belle histoire»

roir la salle d'attente de l'époque. On reconnaît immédiatement sur le tirage la structure de poutrelles d'acier que les architectes ont délibérément laissées à nu dans le nouveau Pier 21 rénové. «Nous avons choisi des tirages Sépia [soit un peu jaunis] pour renforcer le côté ancien», note le designer.

Maquettes, tableaux explicatifs, vitrines d'artefacts et bandes audio complètent le tout: «Ce n'est pas une reconstitution de l'époque, mais une interprétation de différentes époques.» Ainsi, les grillages que l'on peut voir entourant la salle d'attente avaient été retirés dans les années 50. Le designer montréalais a décidé de les intégrer ici pour montrer que le passage par le Pier 21 n'était pas toujours tout rose. Une touche plus humoristique évoque le passage de la douane par «la guerre des saucissons», ou comment les voyageurs tentaient de faire entrer clandestinement des victuailles interdites — chose qui n'a pas vraiment changé de nos jours!

Designer et chef d'orchestre

Mais une telle entreprise repose sur un travail d'équipe, souligne Jacques Saint-Cyr. «Nous avons bénéficié de l'immense travail de recherche de la Société Pier 21», confie le Montréalais, qui évoque le rôle de chef d'orchestre qu'est celui du designer d'exposition, au sein d'une firme intégrée verticalement couvrant «toute la chaîne de production, depuis la conception jusqu'à la réalisation». Ainsi, la rédaction de textes écrits a été confiée à A propos Planning d'Ottawa. La CBC, la télévision anglaise de Radio-Canada, a quant à elle sillonné le pays pour enregistrer les témoignages audiovisuels, ajoute Ruth Goldbloom, la présidente de la Société Pier 21.

La conception de la rénovation architecturale a elle aussi fait l'œuvre d'une étroite collaboration entre les architectes d'Halifax et le designer montréalais, indique Sheila Keating, architecte responsable du projet pour Lyden Lynch Architects. «Nous avions des réunions avec Jacques toutes les deux semaines», confie-t-elle. «Nous nous sommes efforcés d'intégrer l'édifice à l'exposition, résume l'architecte. Notre principale préoccupation a été de conserver l'ouverture du bâtiment [open concept] et d'exposer la structure métallique du bâtiment, car c'est de cela que les gens se souvenaient.» Les poutres et charpentes métalliques ont seulement été repeintes en gris. La qualité brute de l'entrepôt a aussi été conservée dans le revêtement du sol. «Nous avons gardé des sols en béton pour maintenir l'atmosphère industrielle», explique Sheila Keating.

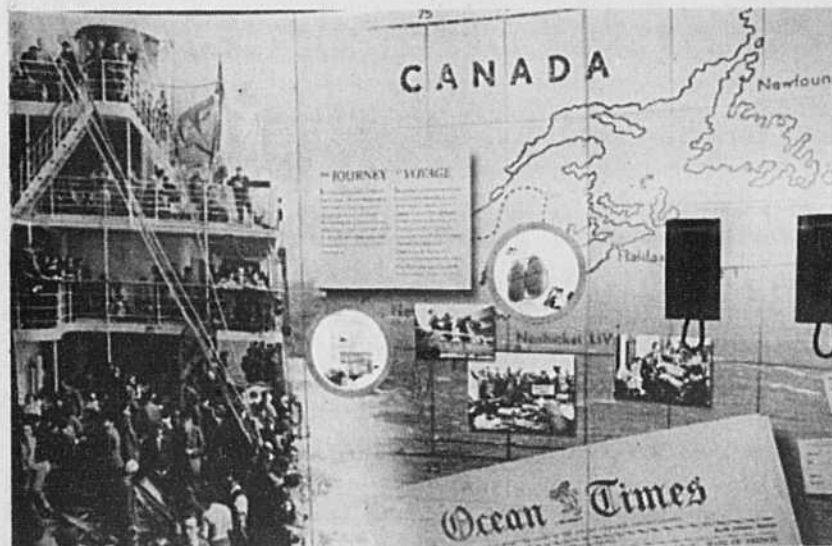
Laisser parler les murs

Ainsi, les rénovations demeurent très discrètes en fin de compte. La seule intervention notable se retrouve sur deux murs de couleur moutarde. «Nous avons tenté d'égayer [le lieu] car le reste était très lourd, la structure très sombre, le métal, le gris», explique Sheila Keating. Par ailleurs, la lumière naturelle baigne une bonne partie de l'espace. «Les musées sont habituellement comme une boîte noire dans un édifice. Ici, il y a beaucoup de lumière.»

«Si les murs du Pier 21 pouvaient parler, ils vous raconteraient une histoire à couper le souffle», peut-on lire sur l'un des tableaux de l'exposition. Eh bien, la sobriété de la gestion de l'information, sa présentation ainsi que la rénovation architecturale savent se faire oublier et laisser parler le lieu, laisser naître et nourrir l'émotion, sans l'étouffer.

Une seule chose manque, à vrai dire, dans la conception de cette exposition, M. le designer: les distributeurs de mouchoirs en papier.

Pier 21, Halifax
Téléphone: (902) 425-7770
Internet: pier21.Ns.ca



Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone: (514) 866-1255

Galerie

IDS

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture de la Galerie IDM
Dimanche au mercredi, 10h à 18h
Jeudi au samedi, 10h à 21h